



**Le livre ' *L'illusion masochiste* '**  
**de Chantal Calatayud**  
**Découvrez gratuitement ici la version numérique**  
**téléchargeable !**



*Chantal Calatayud est Psychanalyste, Didacticienne analytique, Directrice de publication de Psychanalyse Magazine ([www.psychanalysemagazine.com](http://www.psychanalysemagazine.com)) et auteur de plusieurs ouvrages.*

Et si nous faisons le pari, en nous retournant sur notre chemin existentiel passé, de nous dire que jusqu'ici, nous avons eu *tout juste* ? Et que la suite de la route se fera à l'identique... Et si nous nous ôtions de l'idée, tout de suite, là, ici, maintenant, de considérer qu'il ne s'agit pas d'un défi de plus ? Et si nous acceptions l'idée, définitivement, à l'instar d'un certain courant de pensée, tel celui de la grande Colette, l'écrivain, que les choses que nous avons faites étaient impossibles à ne pas faire ? Et si, une bonne fois pour toutes, nous considérons que nos anciens passages à l'acte avaient un sens beaucoup plus pertinent et protecteur que ce que nous l'imaginons même encore aujourd'hui ? Et qu'il en est toujours ainsi et qu'il en sera toujours ainsi... Et si nous admettions que le masochisme n'est qu'une illusion ?

Chantal Calatayud part, dans cet ouvrage, de la résonance de prénoms révolutionnaires pour induire que si nos chemins de vie nous malmènent, nous inquiètent, nous torturent, il ne s'agit qu'en apparence de mécanismes auto-punitifs. Ces épisodes difficiles ont de quoi nous enseigner et nous proposer une autre vision de l'épreuve.

**Bonne lecture...**

# **L'illusion masochiste**

## **Chantal Calatayud**

### **Sommaire**

Prologue

Chapitre I Le calendrier révolutionnaire français ou calendrier républicain

Chapitre II Réparation

Chapitre III Déformation

Chapitre IV Égoïsme

Chapitre V Condensation

Chapitre VI Frayage

Chapitre VII Construction

Chapitre VIII Intellectualisation

Chapitre IX Censure

Chapitre X Sadisme

Chapitre XI Maternage

Chapitre XII Ça

Chapitre XIII Accomplissement de désir

Chapitre XIV Abréaction

Épilogue

## Prologue

Et si nous faisons le pari, en nous retournant sur notre chemin existentiel passé, de nous dire que jusqu'ici, nous avons eu *tout juste* ? Et que la suite de la route se fera à l'identique... Et si nous nous ôtions de l'idée, tout de suite, là, ici, maintenant, de considérer qu'il ne s'agit pas d'un défi de plus ? Et si nous acceptions l'idée, définitivement, à l'instar d'un certain courant de pensée, tel celui de la grande Colette, l'écrivain, que les choses que nous avons faites étaient impossibles à ne pas faire ? Et si, une bonne fois pour toutes, nous considérons que nos anciens passages à l'acte avaient un sens beaucoup plus pertinent et protecteur que ce que nous l'imaginons même encore aujourd'hui ? Et qu'il en est toujours ainsi et qu'il en sera toujours ainsi... Et si nous admettions que le masochisme n'est qu'une illusion ?

En tant que psychanalyste, le genre humain me passionne. Toutefois, enfant, j'aimais déjà l'homo sapiens. Il est vrai que ma mère constituait pour moi un miroir suffisamment paradoxal pour que l'humanité, ses comportements et autres réflexes m'interpellent... Je garde ainsi un souvenir ému et complexe d'avoir assisté à la métamorphose de ma génitrice : toute petite fille, je pouvais la voir complètement abattue par les trahisons amoureuses de mon père (ayant fini par abandonner le domicile conjugal), déprimée, vidée de son énergie, inquiétante quand elle se trouvait seule à la maison mais le lendemain matin, revêtant son habit très digne d'enseignante, transformée, comme si elle venait de vaincre les pires démons et toutes les forces du mal... À cet instant, je la voyais belle, invincible, le regard vif et intelligent, jusqu'au moment où le jeudi ou le week-end revenait, déjà annonciateur de son état léthargique, que je redoutais au plus haut point. Quittée par l'amour de sa vie à moins de 30 ans, ma mère vécut de la sorte, de résurrection miraculeuse en résurrection improbable, jusqu'à... 90 ans ! Dans son ouvrage « Un barrage contre le Pacifique », les descriptions psychologiques que fait Marguerite Duras de sa propre mère m'ont plus d'une fois renvoyée à la mienne : ces femmes – particulièrement névrosées – qui se battent contre une fatalité navrante et désastreuse qu'elles ont forgée et entretenue elles-mêmes, ces grandes hystériques – finalement ni épouse, ni amante, ni maman – qui sont en fait restées les filles d'un père adoré et idéalisé, ne laissant aucune place à un autre homme. De ces femmes dont il serait aisé de dire qu'elles sont masochistes... Pour autant, et à l'inverse, ce sont elles, ces éprouvées de l'indicible, qui nous démontrent qu'en donnant l'impression de survivre, elles laissent un héritage précieux, à la manière de George Sand qui, dans « Indiana », transmet un enseignement dont nos pulsions de vie peuvent se nourrir abondamment : « Le malheur », dit-elle, « en s'attachant à moi, m'enseigna peu à peu une autre religion que la religion enseignée par les Hommes »... Amandine Aurore Lucile Dupin, cette romancière d'exception, avait donc des ressources bien à elle. Fine lettrée, elle aimait autant la Culture que la culture ! Sa plume, d'une rare élégance, ne l'a ainsi jamais coupée de l'amour de la fabrication des confitures, tout comme jardiner la comblait lorsqu'elle séjournait, aussi souvent que possible, dans sa propriété de Nohant : « La nature est éternellement jeune, belle et généreuse », rappelle-t-elle dans « La mare au diable ». Elle ajoute que cette même nature « possède le secret du bonheur et nul n'a su le lui ravir »... De quoi s'interroger sur un propos venant d'une observatrice avisée... Effectivement, en scrutant la végétation, maintes jolies leçons nous sont offertes. Pensons aux plantes grimpantes, munies de « crampons », de « vrilles » ou d'« attaches », qui trouvent la combativité nécessaire pour s'agripper à la vie ! Reconnaissons qu'elles n'ont pas toujours un parcours facile mais, finalement, rien ne les décourage. Notons aussi qu'elles grimpent mais avec un seul but dans leur bulbe : agrémenter l'environnement... D'ailleurs, si les plantes ne parlent pas, elles ont tout de même un langage, certes codé, mais qui ne laisse jamais le moindre espace au négativisme et ça, ce n'est pas une illusion. D'ailleurs, lorsque – toujours dans « La mare au diable » – George Sand précise que « le rêve de la vie champêtre a été de tout temps l'idéal des villes et même celui des Cours », elle nous permet de réaliser que Dame Nature ne nous captive pas par hasard. De fait est-il plutôt surprenant, voire immoral, d'assister avec délectation à un spectacle pittoresque qui nous enchante quand les végétaux concernés persévèrent dans leur trajectoire pourtant épineuse, sans quasiment faillir ou défaillir... Au XX<sup>ème</sup> siècle, ne parlait-on pas de « leçons de

choses » ? Encouragés par le maître d'école, nous amenions le bouquet de boutons d'or ou les feuilles de marronnier qui allaient nous conduire à comprendre, entre autres, les cycles inhérents à leur reproduction, surpris à la réflexion que le platane, par exemple, laisse éclater ses bourgeons au printemps, mette ses feuilles en été, les roussissent en automne pour les perdre en hiver... Mais ce même platane recommence la ronde du vêtir-dévêtir sans jamais s'en plaindre ! Malheureusement, cette caractéristique semble étrangère à l'être humain qui se lamente sempiternellement et quels que soient les obstacles qu'il doit franchir. Plaintes et victimisation seraient-elles là alors uniquement pour falsifier l'illusion de la tragédie humaine ? À ce sujet, Honoré de Balzac suggère que « l'illusion est une foi démesurée », Bernard Noël pense qu'« être humain est un long travail d'illusion », Élie Ben-Gal affirme que « qui sème l'illusion récolte la souffrance »... Pour Sigmund Freud, « au commencement des temps, les mots et la magie étaient une seule et même chose »... Dans son œuvre, le maître de la psychanalyse revient constamment sur la problématique des non-dits, des mal-dits qui engendrent la maladie, induisant ici le lien funeste entre les mots et les maux. Toutefois, il n'hésite pas à parler de magie, signifiant aussi que « l'accumulation des événements douloureux met fin à l'impression de hasard ». Le masochisme, s'il n'est ainsi pas le fruit de coïncidences, rejoint donc bel et bien cette notion d'illusion tragique. Entendons par-là que si les douleurs se répètent et compulsent, il ne s'agit que de « douleurs » qui ont bien des secrets à nous révéler sur nous-mêmes...

## Chapitre I

### Le calendrier révolutionnaire français ou calendrier républicain

La monarchie française a suffisamment dépassé les limites supportables pendant des siècles pour que son peuple, ployant sous le joug des diktats, finisse par réagir. Effectivement, les *privilèges*, lois partisans s'il en est, ont servi – entre autres – la noblesse et le clergé, corps constitués qui – avec leurs abus avérés – ont entraîné le chaos financier de l'ensemble du pays.

Les événements s'étant aggravés, la Révolution s'est mise en route dès 1780 devant l'objectivation d'un constat affligeant : les impôts incombaient pour l'essentiel au Tiers État, soit 90 % de la population, qui pourtant assurait le plus gros de la productivité ! S'y ajoutaient des différences extrêmes selon les provinces. On retrouvait d'ailleurs dans ces excès les aberrations dues à la fluctuation des périmètres géographiques. Jusqu'au début du XVIII<sup>ème</sup> siècle, les nantis vivaient très éloignés du fonctionnement du « menu peuple ». Il est sûr qu'entre un seigneur et un savetier, le dialogue n'avait pas droit de cité ! Toutefois, la population française connut une embellie, malgré les famines et les maladies (notamment celles qui décimaient les bébés). Certes, on mourrait aussi beaucoup en couches mais, pour autant, une certaine conscience de la préservation de l'individu s'imposait peu à peu. Et même si les savants, les médecins, les philosophes de l'époque n'étaient pas légion et la communication peu aisée avec les opprimés, les « inconscients » ne connaissaient pas de frontières ! Les balbutiements du droit à vivre plutôt que survivre étaient à l'état d'embryon mais un embryon, ça se développe ! La petite bourgeoisie gagnait, du reste, du terrain par le biais de nouvelles positions sociales dans l'univers de la banque et du commerce. Les fonctionnaires et les hommes de loi s'accroissaient aussi, briguant, pour leur part, un avenir politique. Quant à la paysannerie, pour certains de ce milieu, l'enrichissement devenait enfin tangible. En toute logique, leurs enfants commençaient à bénéficier d'une éducation.

Ce climat, qui semblait un peu plus optimiste de par un timide changement en terme de prospérité, s'assombrit à la fin de l'année 1780 : les récoltes désastreuses mirent le feu aux poudres et donnèrent le coup de grâce... Il faudra cependant quasiment une décennie avant la Prise de la Bastille et si la victoire de ce peuple est héroïque, elle restera à jamais gravée d'une mémoire tragique, malgré l'ouverture d'une laïcité humanisante. C'est donc dans un contexte de contestations sanglantes que le renversement de la monarchie eut lieu. La seconde Révolution démarra le 10 août 1792. Un an plus tard, la République se retrouva à nouveau en danger pour mieux se redresser, malgré les différentes décisions ultra-révolutionnaires ayant entraîné la période dramatique de Germinal et la Grande Terreur. Les maladroites de Robespierre, et en particulier l'aide qu'il demanda aux terroristes les plus sanguinaires, le menèrent à la guillotine le 18 juillet 1794. La Nouvelle Constitution de l'an III était votée trois semaines plus tard et avec sa ratification, elle mit en place le régime du Directoire qui s'étendra du 26 octobre 1795 au 9 novembre 1799. Pour le calendrier révolutionnaire, le Directoire commence le 4 Brumaire an IV et s'achève le 18 Brumaire an VIII. En fait, le calendrier républicain a véritablement été utilisé de 1792 à 1806. Ce calendrier avait été créé pour chasser le calendrier grégorien inhérent au christianisme. Sa mise en place fut très complexe et constitua un pénible chamboulement dans la tête des Français. Fabre d'Églantine, le poète, eut la charge de s'occuper et de modifier les noms des jours et des mois. Il eut besoin du concours d'André Thouin, le jardinier du Jardin des plantes du Musée national d'histoire naturelle, car il voulait que chaque mois fut en lien avec une caractéristique des rythmes climatiques de la France ; ainsi, décembre devint *nivôse* en raison de la neige. Pas question non plus d'oublier le peuple serviteur et l'activité paysanne ; en raison de la saison des vendanges, septembre se transforma en *vendémiaire*. Les périodes mensuelles, divisées en quatre trimestres, comportaient des terminaisons qui permettaient de les classer :

> Terminaison en « aire » pour l'automne

- Vendémiaire (vendanges) – Brumaire (brumes et brouillards) – Frimaire (frimas/froid)

> Terminaison en « ôse » pour l'hiver

- Nivôse (neige) – Pluviôse (pluies) – Ventôse (vent)
- > Terminaison en « al » pour le printemps
- Germinal (germination) – Florial (floraison) – Prairial (récolte des prairies)
- > Terminaison en « idor » pour l'été
- Messidor (moissons) – Thermidor (chaleur) – Fructidor (fruits).

Les jours de l'année répondaient à la même idée. Les noms de saints furent éliminés à la faveur de noms d'outils artisanaux, d'animaux, de légumes, de plantes, de fruits, de fleurs.

Pour exemples :

- le 28 septembre → Carotte
- le 10 octobre → Tournesol
- le 14 novembre → Orange
- le 26 février → Violette
- le 15 mai → Fusain
- le 23 juin → Mulet.

C'est ainsi que mémoire ancestrale aidant, nous pouvons recevoir aujourd'hui, plus de deux cents ans plus loin, pour une cure analytique, Amandine, Anémone, Angélique, Aubépine, Cerise, Fleur, Groseille, Iris, Jacinthe, Lilas, Marguerite, Myrtille, Narcisse, Olivier, Pâquerette, Pervenche, Primevère, Prune, Réglisse, Rose, ou encore Valériane... Le prénom n'étant pas choisi par hasard par les parents, voire la famille, il serait facile d'imaginer que ces mêmes prénoms « révolutionnaires » gardent une solide empreinte des barricades et de Versailles, le tout sur fond de masochisme. D'ailleurs, si la transmission transgénérationnelle travaille en silence et en secret, toujours est-il que ces heureux bénéficiaires n'échappent pas au « rétrécissement » de certains phonèmes : Lilas, à notre époque, a une tendance à perdre son « s », symbole hautement phallique, mais Marguerite est devenue depuis longtemps Maggy... Il s'agit peut-être ici d'une réelle loyauté familiale aux aïeux qui ont laissé leur tête à quelque bourreau en leur temps mais la maladie d'Alzheimer, à ce compte, constitue une autre façon de perdre la tête et de s'inscrire dans le principe de fidélité filiale. Tout ceci inconsciemment bien entendu. Quoi qu'il en soit et à force de dramatisations toutes plus effrayantes les unes que les autres, Thanatos grossit et sert bien mal le genre humain. Nous y avons donc tous une énorme part de responsabilité. Pourquoi, alors, ne pas élever le débat et essayer plutôt de combattre cette fameuse illusion masochiste qui avance dès lors que nous imaginons – à tort – que les pulsions du mal l'emportent toujours sur celles du bien. Oui, la Révolution française a été dramatique mais, sans vouloir faire l'apologie de la violence, nous sommes aujourd'hui majoritairement d'accord pour affirmer qu'elle nous a délivrés d'un poids abusif et insoutenable. J'aime ainsi beaucoup la pensée très positive de Carl Gustav Jung qui affirme que « ce n'est pas en regardant la lumière qu'on devient lumineux mais en progressant dans son obscurité »...

## Chapitre II

### Réparation

**Amandine, 29 ans, célibataire, avait l'art d'attirer dans sa vie sentimentale des hommes mariés. Elle en souffrait et, pourtant, le scénario restait toujours à l'identique. Elle voulait – une fois pour toutes – sortir de ce mauvais film. Il faut dire que sa dernière liaison avec Arnaud avait été la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. C'est ainsi qu'elle avait pris la décision de démarrer une cure analytique...**

*De la famille des « rosacées », l'amande est le fruit de l'amandier. Sa forme ovale laisse apparaître une coque vert pâle, recouverte d'un fin duvet velouté. Sa chair est paradoxale : résistante malgré sa minceur, sèche, elle ne donne jamais le moindre jus. Son noyau se mérite donc ! Croquant, il peut être agréable de par une certaine douceur, ou se révéler... amer. Que de liens déjà avec le caractère d'Amandine...*

Amandine manquait cruellement de rondeur et de rondeurs. Plutôt pâle, rousse aux yeux verts, elle donnait l'apparence d'une porcelaine de Saxe mais sa fragilité s'en arrêtaient là. Dès qu'un amoureux n'était pas d'accord avec elle, elle devenait distante et se repliait sur elle-même. Par ailleurs, elle oscillait entre séduction et causticité.

Il y a cinq ans, la jeune femme rencontrait Arnaud chez des amis communs. Coup de foudre ! Ce soir-là, ce quadragénaire plein d'humour était venu sans son épouse, partie au ski avec leurs enfants. Belle aubaine ? Le couple se forma à la fin de la soirée pour une liaison décrite comme torride par l'analysante. Quand je lui demandai ce qui l'avait attirée chez Arnaud, elle me répondit rapidement : *Un certain mépris de la femme !* Devant mon étonnement, elle ajouta que sa fascination pour *ce type de goujat* lui venait de loin. Sa mère supportait et subissait des humiliations terribles de la part de son mari mais *ne pipait mot*. Par contre, Amandine se délectait – selon elle – de *renvoyer dans les cordes ces profils rustres* jusqu'au moment où, notamment avec Arnaud, elle se rendit compte qu'elle somatisait le lendemain de chaque rencontre amoureuse, souffrant de douleurs abdominales dites psychosomatiques par le médecin, et qui disparaissaient au bout de quelques heures...

Si pour Jean de La Fontaine, « mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré », en attendant, cette analysante, malgré les signes somatiques récurrents, s'enfermait dans une situation insatisfaisante au possible. L'anniversaire d'Arnaud arrivait à grands pas et Amandine avait décidé de lui offrir une superbe montre d'une très grande marque. Enseignante, elle fut obligée de prendre dans ses économies pour réaliser son cadeau. Arnaud fut surpris, dit-elle, mais sans plus. De surcroît, il fallait qu'il trouve une explication à donner à sa femme, ce qui semblait le chagriner. Le mensonge s'imposa à lui : il lui dirait qu'il s'agissait de la copie de ladite marque, ramenée de l'étranger par un copain qu'il mettrait dans la combine...

Analytiquement, projections aidant, je fis remarquer à Amandine que – par voie de conséquences – elle n'existait donc pas dans la vie de son ami : il y avait l'épouse (la « vraie ») et la maîtresse (la « fausse »). Elle éluda ce que je venais de souligner, d'autant qu'elle traversait à ce moment-là, et en cure et avec « son » homme, sa phase de séduction... L'amertume n'avait pas encore pointé son nez.

Arnaud semblait changer de comportement selon que son épouse soit absente du domicile conjugal ou pas. Pour exemple, me précisa Amandine, le jour où sa femme rentrait de vacances durant lesquelles il ne l'avait pas accompagnée, il refusait catégoriquement de voir sa maîtresse ! Amandine rationalisait ce genre de comportement en cherchant à se persuader qu'ils venaient tous deux de *passer une semaine de folie*, qu'elle n'avait *pas à se plaindre* et qu'il s'avérait somme toute *normal que son amant accueille sa famille le jour de son retour*... Mais est-il vraiment normal d'être déniée de la sorte brutalement ?

Amandine ne se considérait pas comme déniée. Elle était sûre de l'amour de cet homme pour elle et convaincue que les choses finiraient par tourner à son avantage. Les années suivantes allaient malheureusement démontrer que la *séparation* conjugale se

transformerait en *réparation* filiale. À une lettre près, sa destinée prendrait une allure très à l'opposé du déroulement souhaité...

Melanie Klein était une psychanalyste de renom. Elle le demeure aujourd'hui encore grâce à une intuition visionnaire quant à la prise en charge thérapeutique de l'enfant. Née en 1882 à Vienne et décédée en 1960 à Londres, elle se distingua d'Anna Freud (la fille de Sigmund) en affirmant qu'un petit d'Homme peut tout à fait supporter la règle psychanalytique pour adultes. Anna, à l'inverse, considérait que l'enfant, dans sa cure, devait bénéficier de limites avant tout éducatives. Malgré les rivalités qu'entretenaient ces deux grandes professionnelles du psychisme, il est une évidence que Melanie Klein a apporté une dimension « archaïque » aux points de fixations infantiles de l'analysant. René Laforgue, de son côté, qui fut – entre autres – le psychanalyste de Françoise Dolto, a assis les bases de ce qui s'est appelé par la suite *névrose familiale*. Il s'était lui-même appuyé sur le postulat freudien concernant le *surmoi*, c'est-à-dire cette instance qui, chez l'enfant, « ne se forme pas à l'image des parents mais à l'image du surmoi de ceux-ci ; il s'emplit du même contenu devient le représentant de la tradition, de tous les jugements de valeur qui subsistent au travers des générations »...

La liaison d'Amandine, envisagée d'un point de vue conscient, pouvait donner à penser qu'elle se complaisait dans un état masochique particulièrement pathologique. Arnaud, avocat, n'avait de cesse de lui parler de ses « problèmes » d'argent. Lorsque la jeune femme semblait étonnée de cette possibilité de soucis pécuniaires, il lui assurait que son épouse avait des comportements inquiétants qui s'exprimaient par des dépenses inconsidérées qui finissaient par mettre l'équilibre budgétaire de la famille en péril ! Amandine se disait heureuse que son amant lui fasse ce genre de confidences. Pour elle, la marque de confiance totale qu'il lui accordait en lui livrant une partie aussi intime de son couple était la démonstration parfaite de l'ampleur de l'amour qu'il lui accordait... C'est ainsi que se mit en place progressivement un plan inconcevable et incompréhensible en apparence : Amandine trouvait de plus en plus évident de régler les notes de restaurant ! L'homme n'était pas gêné le moins du monde et proposait même maintenant à Amandine des adresses prestigieuses. Il estimait qu'un bon repas ne se déroule qu'autour d'une table étoilée et que, surtout, sa compagne cachée méritait d'être emmenée dans ces lieux gustatifs magiques. Sauf que c'est elle qui s'acquittait toujours et sans aucune exception de l'addition... salée ! L'analysante sentait bien l'anomalie relationnelle mais Arnaud n'avait-il pas des problèmes bancaires... D'ailleurs, son ami lui avait bien expliqué qu'elle ne pouvait pas comprendre ce que représente le train d'une maison car elle n'avait ni mari ni enfant... Amandine voyait cependant ses économies fondre littéralement comme neige au soleil. Bien que ne partant plus en vacances, elle ne faisait pas le lien avec ses finances qui n'étaient pas au beau fixe pour des raisons pourtant évidentes. Elle ne trouvait aucun intérêt, assurait-elle, à être seule au bord d'une plage. Arnaud lui manquerait tellement que ce serait gaspiller son argent. Mais, se ravisa-t-elle, et si elle partait se faire bronzer avec lui ?

Je ne fus aucunement surprise de la réponse d'Arnaud qu'elle me répéta avec une sorte d'empathie sincère pour lui : il aurait tant aimé partir quelques jours mais il n'en avait pas les moyens... Cet homme si travailleur ne pouvait même plus s'offrir un week-end de repos hors contexte familial éprouvant, conclut la jeune-femme. La séance suivante, je trouvai Amandine en pleine forme. Elle allait pouvoir permettre à Arnaud de se *refaire une santé dans un établissement de thalassothérapie très prisé*. Mais comment allait-elle s'y prendre ? *La banque ne fait aucune difficulté de prêt aux enseignants...* Amandine avait donc fait le choix d'emprunter pour trois jours de détente et de soins bien-être en Bretagne. Malgré l'interprétation que son inconscient permit et qui appelait une extrême prudence, Amandine emprunta une somme (rondelette) qu'elle aurait à disposition par la suite pour partir en voyage avec son « doux » amour. Effectivement, les voyages s'enchaînèrent. Les destinations étaient chaque fois plus lointaines et l'analysante se disait ravie qu'à l'étranger, Arnaud les considérait comme mari et femme. Mais les meilleures choses ont une fin...

Arnaud annonça, lors d'un retour de week-end que lui avait offert une fois de plus Amandine, qu'il partait en famille en Tunisie. Il précisa que les quinze jours de vacances se dérouleraient dans un Club de loisirs. Ce Club, d'excellente réputation, est aussi connu pour



des tarifs qui ne sont pas à la portée de tout un chacun. Amandine s'étonna. Son amoureux lui expliqua que ses enfants ne supportaient plus de ne jamais prendre de vacances avec leur père et que les résultats scolaires en attestaient. Il ajouta – comme à son habitude – qu'elle ne pouvait pas saisir le désarroi psychologique de ses héritiers puisqu'elle n'était pas mère. Pas question, là, de partir sans sa femme qui ne comprendrait pas de rester en France dans la mesure où le couple demeurerait toujours marié malgré le fait qu'il ne se passait *plus rien sexuellement entre eux*. Amandine n'avait pas à être contrariée de ce voyage. Arnaud allait vivre ces quinze jours en frère et sœur avec son épouse, séjour dont il n'avait aucune envie. Être père, c'est ça aussi, avait-il ajouté. Amandine n'ayant pas été particulièrement cajolée par son propre père appréciait cette belle dimension psychologique chez son amant. En tant qu'enseignante, elle trouvait ce trait de caractère *éminemment responsable*. « *Éminemment responsable ?* », repris-je... *Oui*, se justifia-t-elle, *les pères ne sont même plus capables de réparer les dégâts qu'ils causent...* Mon silence l'invita à poursuivre : elle avait 5 ans environ quand une violente dispute éclata entre ses parents. Le père jeta au sol le vase de Venise que le couple s'était offert lors de son voyage de noces, objet précieux que sa mère adorait. *Le vase se brisa en mille morceaux et ne put être réparé...*

Melanie Klein a nommé *réparation* le processus par lequel l'inconscient (notamment celui du petit d'Homme) essaie de *réparer* les conséquences de ses fantasmes destructeurs sur ses parents (fantasmatiques) qu'il hait systématiquement après les avoir aimés, adorés, idéalisés. Ce mécanisme opère selon les ordres (muets) du surmoi qui enclenche une angoisse entachée de culpabilité. Ce phénomène se transmet donc inconsciemment de génération en génération. En revanche, si l'histoire d'Amandine commençait à rendre manifeste l'injonction surmoïque de réparation, son psychisme devait attester que son incarnation avait pour sens de mettre un point final aux compulsions de répétition transgénérationnelles négatives. Toutefois fallait-il qu'elle réalise que régler une dette parentale et, *de facto*, ancestrale qui ne lui incombait pas ne servait strictement à rien. Elle me dit d'ailleurs, au détour d'une séance, qu'elle avait maintenant, de temps en temps, *l'impression de pédaler dans la semoule* avec sa liaison...

Reprenons ici certaines particularités de l'amande : nous avons vu que son aspect velouté abrite une chair surprenante. Résistante malgré sa minceur, sèche, elle ne donne jamais le moindre jus. Son noyau se mérite donc ! Croquant, il peut être agréable de par une certaine douceur (trait de caractère effectivement d'Amandine quand elle le veut bien) ou se révéler amer...

Si pour Jules Renard, « le bonheur est dans l'amertume », ce fut le cas pour Amandine. L'heure de la *délivrance* sonna lorsqu'elle apprit la grossesse de la femme d'Arnaud âgée alors de 39 ans ! L'amant, aux dires de l'analysante, fut *lamentable*. *L'amant se mit donc à table* alors que sa femme était enceinte de six mois ! Par amis communs (ceux qui les avaient fait se rencontrer involontairement), Amandine connaissait cette grossesse depuis déjà un mois, information qu'elle avait tue à son amant pour *savourer* la version des faits qu'il allait devoir lui donner un jour ou l'autre. Arnaud affirma que *ce petit dans le dos* était le fruit d'une liaison extraconjugale de sa femme mais un lapsus attesta qu'il était bel et bien le père de l'enfant à venir. Essayant de convaincre Amandine, la langue – par surmoi interposé – fourcha : « L'amant planqué de ma femme doit être un *Arno Schwarzenegger* qui a fait un enfant avec une de ses employées »...

Le père d'Amandine avait deux « foyers » : la moitié de la semaine, il vivait avec la mère de l'analysante et l'autre moitié était consacrée à sa maîtresse, institutrice, dont les mauvaises langues disaient tout bas que le fils de cette enseignante – non reconnu – était en fait l'enfant illégitime du père d'Amandine. La levée de ce lourd secret de famille ne se fit que grâce au courage psychologique de cette analysante qui put, avec cette vérité, enfin rencontrer un homme célibataire avec lequel elle fonda sa « propre » famille. Pour résumer l'histoire d'Amandine, laissons la parole à Melanie Klein : « *Draguer, c'est comme pêcher, on ne sait jamais sur quoi on va tomber* » mais « *une vie sans soucis, c'est comme une vie sans fumée* ». D'ailleurs, « *l'histoire est une chose qui fait exception à la règle ; pour survivre, elle doit mourir* ». Ainsi, « *changer, jeter, c'est la même chose mais le premier verbe est plus*

subtil que le second ». Si « la vie est comme un escalier dont chaque marche se ressemble mais se monte différemment, la destinée de toute espèce est de laisser la place à une autre plus habile »...

## Chapitre III

### Déformation

**Cerise, 35 ans, avait une maîtrise de psychologie. N'arrivant pas à trouver de travail dans sa branche, elle avait accepté un emploi de secrétaire chez un avocat il y a plusieurs années. L'homme lui avait laissé entendre que, compte tenu de ses études, son poste serait évolutif et qu'il ferait appel à elle pour des dossiers demandant des connaissances quant au fonctionnement du psychisme. En fait, son employeur n'avait jamais tenu sa promesse et Cerise gagnait toujours le SMIC...**

*Comestible, la cerise est le fruit d'un arbre bien connu : le cerisier. D'un tout petit diamètre, ce fruit cache, sous sa chair délicate et abondante, son noyau. Cette drupe quasi sphérique est d'un rouge souvent éclatant. En mûrissant, sa couleur fonce vers un grenat...*

Au hasard des coïncidences, Cerise se plaignait d'un problème d'érythrophobie, c'est-à-dire de la crainte pathologique de rougir devant un interlocuteur ou une assistance. Le motif de sa prise en charge psychanalytique était donc lié à ses rougissements incontrôlables.

Cerise renvoyait une apparence juvénile en raison de joues rosées bien rebondies. Très souriante, son sourire éclatant donnait l'impression de tout donner et de garder peu de choses pour elle.

La jeune femme se disait sensible à l'image qu'elle renvoyait, précisant qu'elle n'aimait pas sortir sans boucles d'oreilles. Elle en possédait une véritable collection qu'elle avait constituée en fréquentant des stands *baba* lors de foires artisanales notamment. Elle adorait le slogan « Faites l'amour mais pas la guerre ! ». Elle n'achetait que des pendentifs, les aimait montés sur argent et, de préférence, dans des tons de rose. Elle enchaîna en spécifiant qu'elle voudrait bien porter des bijoux plus précieux mais redoutant constamment de manquer d'argent, elle s'interdisait ce type d'achat.

Du plus loin qu'elle se souvenait, Cerise avait toujours rougi. D'ailleurs, lorsque sa grand-mère maternelle, espagnole, avait insisté pour qu'elle se fasse percer les oreilles, elle avait non pas pleuré devant le bijoutier qui effectuait les « trous » mais... rougi ! Cette réaction avait étonné tout le monde dans son entourage. Fantasma ou réalité ? Toujours est-il que cette analysante relata cette scène de la sorte. Elle rajouta qu'elle avait tout de même 6 ans au moment des faits et qu'à cet âge-là, un enfant peut retenir ses larmes. Si Cerise n'avait pas tout à fait tort, pour le psychanalyste il s'agissait surtout de comprendre pourquoi la petite fille avait alors « troqué » ses larmes pour des rougissements...

Cerise raconta son rêve de la nuit dernière. Alors qu'elle était célibataire, vivant en concubinage avec Anthony, elle retrouva un matériel onirique différent : ils étaient mariés. Lui exerçait sa profession de soudeur (comme dans la réalité) et ne quittait jamais son bleu de travail (ce qui n'était pas le cas dans le quotidien). Ils habitaient une petite villa et Anthony passait ses loisirs à arroser d'énormes tomates rouges qu'il cultivait avec amour. Elle s'ennuyait et, pour se distraire, acceptait d'aller faire des heures de ménage dans un château voisin (qui n'existait pas). Elle se laissait séduire par le propriétaire de la demeure. Pour lui faire plaisir, elle lui servait d'énormes tomates farcies, complètement nue. Elle, si pudique au conscient, ne rougissait pas de cette situation dans son rêve...

La censure œuvrant dans tout rêve, le contenu devenu manifeste livré par l'analysante se révélait trop explicite pour qu'il ne cache pas une déformation de taille, mécanisme actif quoi qu'il en soit dans les scénarios oniriques. Ce processus modifie, transforme, déforme pour une grande part les éléments qui nécessitent d'être analysés et interprétés. Un des désirs inconscients de Cerise restait donc « prisonnier » et ainsi non accompli.

S'il est une évidence que l'être humain nourrit, avec beaucoup d'énergie et d'espoir, des rêves diurnes, il pense – en règle générale – que ces rêveries ne présentent pas un intérêt majeur. Certes, elles permettent d'avancer et d'avoir un jardin secret mais le conscient, tout en les ressassant chaque jour pendant une durée indéterminée, leur accorde une médiocre importance. Pourtant, les rêveries ne sont pas anodines... Ces évasions singulières jouent un rôle essentiel dans les rêves nocturnes, ce que ne manque pas de préciser Freud : « De même que les rêves », dit le maître de la psychanalyse, « les rêveries sont des accomplissements de désir ; de même que les rêves, elles bénéficient pour leurs créations d'une certaine indulgence de la part de la censure. Quand on examine leur structure, on s'aperçoit que le motif de désir qui est à l'œuvre dans leur production a mêlé le matériel dont elles sont construites, en a changé l'ordre pour constituer un nouvel ensemble ». « Elles sont », conclut Freud, « à l'égard des souvenirs d'enfance auxquels elles se rapportent, un peu dans le même rapport que ces palais baroques de Rome à l'égard des ruines antiques : pierres de taille et colonnes ont servi de matériel pour construire des formes modernes ». Il devenait donc ainsi intéressant d'établir un lien entre le rêve diurne récurrent de Cerise (utiliser dans son travail de secrétaire des acquis en psychologie), l'histoire des tomates du rêve nocturne et l'érythrophobie dont elle souffrait. Toutefois, afin de ne pas faire d'*analyse sauvage*, le psychanalyste doit garder à l'esprit une vigilance et une extrême prudence devant ce que Sigmund Freud appelle « la façade du rêve ». De fait, si le rêve de cette analysante établissait un lien évident entre la couleur rouge des tomates, celle des cerises et le handicap de la coloration de ses joues, la tomate restait le matériel prépondérant à prendre comme base de réflexion à disposition éventuelle de l'interprétation.

Dans les bars, il est possible de commander une « tomate », cette boisson dans laquelle un fond de sirop de grenadine est recouvert d'une dose de Pastis diluée dans de l'eau. En revanche, les tomates « farcies », indépendamment de la connotation psychosexuelle assénée trop explicitement dans le rêve, étaient à laisser de côté. Cerise ne relatait-elle pas une scène de table à resituer exclusivement en oralité ? D'accord, elle y évoluait en tenue d'Eve mais, justement, là se trouvait peut-être l'énigme.

L'histoire d'Eve, le personnage biblique, demeure particulièrement complexe dans la mesure où la traduction de ce prénom se révèle peu aisée : dans le judaïsme et dans le christianisme, elle est décrite comme première femme et mère de l'humanité, issue d'une côte (ou d'un côté selon les traductions) d'Adam, primitif doué d'un principe masculin et d'un principe féminin. Dans la Genèse, tentée par le serpent Na'hash, elle se laissa convaincre de manger le fruit défendu de l'arbre de la Connaissance du bien et du mal. Par comble de faiblesse, la jeune femme fit goûter ce fruit défendu à Adam qui accepta, malgré l'interdiction formelle de Dieu... Outre le fait que le couple fut chassé de l'Eden, les conséquences de la tentation ne s'arrêtèrent pas là : Adam et Eve furent désormais mortels. Ajoutons à cette nouvelle destinée, le rejaillissement sur la descendance de la pécheresse : les femmes enfanteront dans la douleur. Quant à Adam, ses moindres faits et gestes (y compris ceux du chasseur) se feront à la sueur de son front. Sueurs que l'on retrouve d'ailleurs lorsqu'une femme accouche... N'oublions pas du reste que Cerise, malgré ses 35 ans, n'était pas mère.

À ce stade de son analyse et en lien avec son rêve, l'analysante – guidée bien entendu par la méthode et la méthodologie spécifiques au travail de la cure – raconta que sa mère avait détesté l'ambiance qui régnait lors de son accouchement et donc de la naissance de Cerise. Sa venue au monde s'était passée dans de grandes difficultés pour le corps médical, ce qui avait donné lieu à la présence de jeunes étudiants en médecine dans la salle d'accouchements. La mère de Cerise en gardait toujours – selon ses dires – une honte et une colère vivaces. Revenons à Eve : elle a été « expulsée » du Jardin d'Éden. Cerise précisa encore que sa mère avait souffert psychologiquement d'avoir été endormie pendant la « délivrance ». Ainsi l'inconscient de cette parturiente était-il resté fixé à la honte liée aux regards insistants des élèves en médecine, honte qu'elle avait transmise inconsciemment et sans le vouloir à son bébé qui, maintenant devenue adulte et à 35 ans, rougissait toutefois encore – selon l'expression populaire consacrée – « comme une tomate ». Si, de fait, il était logique de comprendre les études de psychologie de Cerise, travailler en dehors de ce domaine et

supporter un emploi qui la bloquait à une place qui n'était visiblement pas pour elle s'avérait moins compréhensible...

La tomate est un fruit qui présente la particularité d'être climactérique, c'est-à-dire que sa maturation est interdépendante de l'éthylène, véritable hormone végétale. À l'inverse, un fruit non climactérique accomplit une maturation indépendante de l'éthylène ; parmi ceux-ci se trouvent le raisin, la fraise et la... cerise ! Quant à l'éthylène, il s'agit d'un gaz volatil...

L'avocat chez lequel travaillait Cerise avait des origines juives dont son patronyme attestait. Le rouge de la honte venait-il alors d'une histoire de collaboration ?

L'analyse du rêve, par déductions interposées, put commencer à orienter dans cette direction car la piste éthylique n'était pas à emprunter : la famille de Cerise ne manifestait pas de syndrome alcoolique évident. En revanche, dans le rêve relaté, la scène se passait dans un château (lieux que s'approprièrent facilement les Allemands pendant la guerre), elle y était nue (comme les déportés avant d'être gazés) et entretenait une liaison (terme renvoyant entre autres aux maquisards), le mari gardait son bleu de travail de soudeur (on pense ici aux abominables lance-flammes), sans omettre le sordide : la chair des tomates farcies (si l'on parlait de « chair à canon » avec la mort des tout jeunes soldats lors de la Première guerre mondiale, les déportés étaient – quant à eux – plus que décharnés)... Le prénom de Cerise devait donc assurément cacher un personnage trouble, d'autant que la tomate est un fruit – lui aussi – particulièrement charnu... Rien d'exceptionnel dans ce raisonnement mais soulignons que si la tomate est cultivée en plein champ (de bataille ?), elle l'est également « sous abri »... L'inconscient de Cerise, bien que cherchant à s'en débarrasser, « abritait » donc sûrement un être peu recommandable.

Le terme « tomate » est apparu en langue française dès la fin du XVIème siècle mais il fallut attendre le début du XIXème siècle pour que ce fruit quitte une appellation prisée jusque-là : « Pomme d'amour » ou encore « Pomme d'or ». La première expression ne livrait rien dans la cure de la jeune femme. Mais la seconde renvoya – grâce à une déformation linguistique – à « pommeau d'or »... Or, la mère de Cerise avait hérité d'une canne à pommeau d'or qui appartenait au grand-père de l'analysante. Ne l'ayant pas connu, elle savait qu'il était mort d'un cancer du poumon. Sa mère gardait dans une boîte une des dernières photos de cet homme alors qu'il était en fin de vie : Cerise avait toujours été marquée par son crâne complètement chauve qu'elle attribuait aujourd'hui à une chimiothérapie probable. La « délivrance » arrivait enfin...

Cerise ne comprenait pas pourquoi personne ne répondait à ses questions de petite fille quand elle évoquait ce défunt. Un jour, elle avait surpris une dispute entre ses parents. Elle devait avoir environ 15 ans. Son père disait qu'« avec le père que sa femme avait eu, ce n'était pas étonnant qu'elle se comporte avec lui comme un tortionnaire »... Le grand-père « collabo » venait d'être soudain débusqué avec le rappel de cette scène de l'adolescence. Bien sûr, pour en arriver à ce dénouement libérateur à plus d'un titre, il avait fallu que Cerise attire un emploi pénible pour elle, chez un avocat (la loi) d'origine juive, qu'elle ne soit pas reconnue (n'était-ce pas la problématique raciale d'Hitler ?), soit objectivement mal payée (comme durant toute guerre où l'argent manque cruellement) et qu'elle ne puisse d'aucune façon utiliser ses connaissances psychologiques (qui n'arrangent pas les dictateurs) pour quitter définitivement une angoisse identificatoire à son grand-père monstrueux et un problème d'érythrophobie mais ces différents obstacles existentiels œuvraient en silence pour elle. Cette histoire singulière permet d'ailleurs de se remémorer que, pour Freud, « si un peu de différence mène au racisme, beaucoup de différences en éloigne irrémédiablement »...

## Chapitre IV

### Égoïsme

**Fleur, divorcée sans enfant, avait été laissée libre-penseur par ses parents, hippies lorsqu'elle est née. Ses géniteurs l'avaient beaucoup « trimballée » (c'étaient ses propres termes) dès sa naissance. Ils vivaient en communauté et cherchaient à gagner leur vie en travaillant le moins possible. À une époque, ils fabriquaient des fromages de chèvre dans le Var. Elle en gardait un souvenir mitigé : à la fois une impression de grands espaces et de liberté mais aussi un climat confus d'absence de limites. Fleur ne mangeait rien. Quand sa mère la forçait, elle vomissait. Très menue (!), on la disait chétive mais robuste. À 44 ans, elle était diagnostiquée anorexique et se révélait obsédée par l'idée de ne pas être baptisée...**

*Le terme « fleur » déclenche en général joliment l'imaginaire de tout un chacun. Toutefois, la constitution d'une fleur reste complexe. Hermaphrodites pour la plupart, les fleurs sont donc à la fois mâles et femelles. Leur fécondation se fait grâce à la pollinisation, engendrant le fruit qui abrite les graines.*

Fleur avait enfin opté pour un baptême catholique. Elle était sûre de son choix après une grande phase de travail de préparation avec une « communauté » protestante. Avant la moindre tentative d'interprétation psychanalytique, l'analysante précisa qu'elle avait déjà fait, depuis longtemps, le lien langagier entre la communauté hippie à laquelle appartenait ses parents et cette communauté pastorale. Pour elle, là n'était pas la question. Elle tenait absolument à raconter les raisons qui l'avaient poussée à abandonner la fréquentation du temple au profit d'une église dans laquelle elle se sentait bien.

Fleur avait retrouvé une amie d'adolescence, Barbara. Beaucoup de points « communs » les avaient curieusement rapprochées immédiatement. Notamment leur foi. D'accord, Fleur n'était pas baptisée mais, justement, Barbara de lui préciser qu'il fallait qu'elle y voit un signe du Seigneur : chez les catholiques, le baptême est plutôt précoce, chez les protestants, une longue réflexion est de mise avant cet acte symbolique. Du reste, un autre signe se faisait tout aussi évident pour Barbara : elle appartenait depuis plus de vingt ans à une chapelle protestante. C'est ainsi que Fleur entama un parcours, plus religieux que spirituel, selon elle, dans une ambiance un peu surprenante. Il faut dire qu'enfant, sa grand-mère maternelle, catholique pratiquante très engagée, l'emmenait à la messe. Elle gardait un souvenir ému de l'atmosphère solennelle qui régnait dans cette église, solennité qu'elle n'avait jamais retrouvée au temple. En revanche, les offices protestants lui plaisaient bien, en particulier en raison de témoignages de foi qui la confortaient dans le cadeau que la grâce offre. Fleur se disait volontiers élue de Dieu et se demandait comment les sujets athées supportaient la complexité de leur quotidien et l'anxiété que certaines épreuves pouvaient déclencher chez eux. Ainsi, assurait-elle, les prières qu'elle faisait recevaient toujours un écho favorable tangible. Croire en l'au-delà constituait pour cette jeune femme une manne appréciable, mise à disposition de tout croyant chaque fois qu'il en a besoin. Elle aimait rappeler, non sans ironie, que Dieu est toujours disponible, qu'il est possible de le joindre et de le déranger lorsque nécessité il y a... C'est alors qu'elle finit par se demander, au détour d'une de ses séances de psychanalyse, si le fait de s'accaparer le Père Tout-Puissant de la sorte ne s'étayait pas sur une montagne d'égoïsme...

Sigmund Freud a traité le mécanisme de l'égoïsme en le resituant au niveau du fonctionnement onirique. Il écrit que les rêves constituent une certaine démonstration d'un processus égoïste dans la mesure où « le moi bien-aimé apparaît en chacun d'eux ». Il ajoute que cette évidence n'occulte cependant en aucun cas les comportements « désintéressés » du rêveur. Il implique tout de même que le rêveur, et quelles que soient les personnes qu'il anime dans ses rêves, y est omniprésent. Après tout, et pour reprendre le fil du raisonnement

interrogatif de Fleur, une chose s'avère quasiment certaine pour l'ensemble des êtres humains en questionnement quant à la vie après la vie : si le corps redevient poussière, l'esprit – le nôtre – restera indissociable du Soi... Pour autant, les fidèles qui prient Dieu ne pensent pas tous qu'il s'agit ici d'un acte égoïste. En cure analytique, l'analysant croyant peut (c'est assez rare malgré tout) effectivement soulever l'hypothèse que la prière repose souvent sur de la victimisation et concerne des demandes qui pourraient faire l'impasse d'une supplique. Le psychanalyste sait parfaitement alors que le patient n'est pas si conscient qu'il semblerait de sa propre plainte, ni d'une demande supplémentaire d'étayage ou d'une recherche et d'une vérification d'un amour idéal et idéalisé, donc d'un transfert.

Fleur avait pour but ce jour-là, dans sa séance, d'expliquer la vraie raison de son abandon du temple protestant au profit de l'église catholique...

À la sortie d'un office, tandis qu'elle commençait à connaître un peu de monde parmi les habitués de l'édifice religieux, et que son amie Barbara discutait avec une connaissance, une dame « ordinaire » s'approcha d'elle. L'analysante insista : « ordinaire de chez ordinaire ». Elles se connaissaient toutes deux de vue mais sans plus. Fleur sentit tout de suite, quand cette personne se dirigea vers elle, que celle-ci avait saisi l'opportunité de la non présence de Barbara à ses côtés pour venir lui parler. Après un bref échange insipide qui consista à évoquer l'intérêt de l'office de ce dimanche matin, l'interlocutrice indésirable démarra une véritable leçon de morale : Fleur devait absolument savoir qu'il n'existait qu'un seul Dieu et non plusieurs ! L'analysante ressentit cette menace comme une véritable agression, indépendamment de « la bêtise de cette femme ordinaire »... À ce moment précis, Fleur sut qu'elle n'accéderait jamais au baptême protestant.

Des années après cet événement, Fleur n'était toujours pas baptisée (à son grand regret) et supportait tant bien que mal son anorexie. Au fil de son analyse, elle compulsait régulièrement sur cet épisode du temple qu'elle quitta donc pour rejoindre des paroissiens catholiques. Elle rencontrait individuellement régulièrement le prêtre qui pensait que le fait de se faire baptiser la libérerait de ses tortures et autres blessures qu'elle lui confiait sans modération aucune. Fleur mélangeait un peu tout : la relation transférentielle avec son analyste et la relation transférentielle avec le curé mais l'essentiel était que son amaigrissement ne continue pas.

Le temps passait et rien d'exceptionnel ne jaillissait de la cure analytique de Fleur. Une séance, pourtant, donna un élément annonciateur de la mise en place de son principe futur de guérison. Le prénom de « la femme ordinaire du temple » lui était apparu dans un cauchemar. À son réveil, elle s'était empressée de téléphoner à Barbara pour vérifier – ce qu'elle croyait – qu'il s'agissait bien du prénom de « cette femme ordinaire qui lui faisait horreur » : Claude, oui, c'était ça... Fleur poursuivit ses associations libres : Claude était aussi le prénom d'une des amies hippies de sa mère, amie qui l'avait attouchée plusieurs fois lorsqu'elle devait avoir 6 ans au maximum. Jamais elle n'en avait parlé. Ni à sa mère, ni à son père, ni à ses grands-parents, ni à sa meilleure copine de classe Sophie. Jamais. Claude la répugnait. Elle se souvint qu'elle mangeait particulièrement salement et quand elle cuisinait, elle attrapait la nourriture à pleines mains et brutalement. Un jour – souvenir soudain précis –, ajouta Fleur, elle avait surpris ses géniteurs et Claude tout nus dans une espèce d'abri dans lequel ses parents vivaient. L'espace qui leur servait de chambre était jonché de tissus et de sortes de tapis. L'enfant avait vu qu'ils se touchaient et bien observé que le sexe de son papa était plus gros que d'habitude. Elle se souvenait très bien que sa mère lui avait intimé l'ordre d'aller jouer dehors et que Claude ne semblait pas d'accord. Fleur ne pensait pas que ce soit du fantasme, tout simplement parce qu'elle savait que c'était véritablement à partir de là que ses problèmes d'anorexie avaient débuté. Mais encore ?

Fleur eut l'honnêteté de véhiculer dans sa séance que tout ce matériel qu'elle fournissait ne prouvait tout de même en rien objectivement ce qu'elle affirmait. Elle continua à associer, voulant désespérément que le « nœud gordien » soit là. *Le nœud gordien*, c'était son expression bien à elle. Elle précisa qu'elle aimait l'utiliser quand une situation lui semblait impossible à régler. Fleur s'était intéressée à cette expression qui a pour origine une

légende concernant Alexandre le Grand. Par contre, elle l'oubliait toujours. Mais elle se rappelait vaguement que Midas avait un char dont le timon était lié par ce fameux nœud gordien et que si quelqu'un le dénouait, il deviendrait maître de l'Asie. Des éléments de cette légende lui revenaient par bribes... Alexandre le Grand y parvint mais en tranchant le nœud brutalement d'un coup d'épée. D'ailleurs, il s'agissait là de ladite « solution d'Alexandre ». Fleur se souvenait maintenant que le père de Midas était Gordias et que sa charrette de légumes était l'emblème de la force combative. C'est curieux, remarqua pensive Fleur, la seule chose qu'elle arrivait un peu à avaler c'étaient les légumes. À ce propos, elle a su et tenait à signaler que Claude avait fini comme un véritable « légume ». Elle était devenue complètement alcoolique. Bisexuelle, elle faisait un peu n'importe quoi. C'est sa mère qui lui avait dit cela avant qu'elles ne se brouillent définitivement toutes les deux. Fleur précisa qu'elle avait raté l'occasion de « tout lui raconter » à ce moment-là mais elle avait peur que « l'Éternel se venge »... On a la foi, pensait Fleur, ou on ne l'a pas, il faut choisir ! Cette jeune femme torturée ne donnait d'ailleurs jamais l'impression de fondamentalement choisir dans sa vie. Effectivement, la mort de Claude aurait pu lui permettre de décider de parler à sa mère de son traumatisme infantile. Eh bien non, une fois de plus elle s'était retenue. Tout d'un coup elle se remémora que Claude avait un chien, difficilement identifiable quant à la race. Claude l'avait surnommé « chien » et Fleur – on le lui a raconté – n'arrivant pas à prononcer correctement ce surnom, l'appelait « sein » lâcha-t-elle dans un lapsus qu'elle entendit et rectifia immédiatement : « Non, sien ». Elle réalisa par la même occasion que de « sien » à « sein » ou à « saint » il n'y avait qu'une histoire de lettres ou de phonèmes. Fleur venait ainsi d'enclencher solidement son principe de guérison car, si l'on en croit Aristote, « l'égoïsme n'étant pas l'amour de soi mais une passion désordonnée de soi », elle n'avait eu aucune autre possibilité de fonctionner différemment psychiquement jusqu'à présent. Son identification inconsciente parfaite – malgré ses rejets conscients – à ses deux mamans fantasmatiques (la sienne et Claude) l'avait profondément marquée. Inscrite dans la notion de double, renforcé par le prénom mixte de l'amie de sa mère et la bisexualité de ses parents, elle ne pouvait pas identifier ce qui était bon pour elle : manger ou pas, être protestante ou catholique, rester célibataire ou se marier... Paradoxalement, cette position dite hystérique n'avait pu trouver une issue – contre toute attente – que grâce à la parole maladroite de « Claude la protestante » qui lui asséna – on s'en souvient – qu'il n'y avait qu'un « seul » Dieu ! En outre, si elle s'était sentie blessée puisque touchée au cœur même de sa problématique, si le choix de l'unicité de ses positions ne fut pas aisé pour son psychisme embrouillé, son questionnement sur l'égoïsme s'avérait en fait loin d'être dénué de sens. Depuis toute petite, elle s'imaginait, se vivait égoïste, alors que les adultes qui l'avaient « élevée » l'étaient, quant à eux, pathologiquement au plus haut point, témoignant d'une maltraitance psychologique évidente ayant entraîné une maltraitance physique et des conséquences névrotiques graves pour leur victime innocente, pétrie injustement d'une culpabilité résistante qui la poussait à « rendre » le peu qu'elle ingurgitait... Notons que ces mêmes adultes irresponsables auraient eu certainement – c'est une évidence – de quoi réfléchir s'ils avaient eu écho, en temps voulu, des propos de Carl Gustav Jung : « Et pour l'égoïsme primitif, il est clairement établi que ce n'est jamais *moi* mais toujours autrui qui *doit* »... Quoi qu'il en soit, le destin de Fleur en avait décidé autrement : attirer sur son chemin une pratiquante « ordinaire » (Claude) mais suffisamment déterminée pour avoir contribué à la délivrer de l'immaturité autodestructrice dans laquelle l'avaient plongée les agissements libertaires de ses parents.



## Chapitre V

### Condensation

**Groseille, 50 ans, médecin, mariée à un médecin, avait fait une rupture d'anévrisme il y a dix ans. Les séquelles étaient importantes avec, notamment, une claudication qu'elle acceptait difficilement...**

*La groseille, fruit comestible du groseillier, est une baie. Appartenant à la famille des « Grossulariaceae », on l'appelle aussi « raisinet », en particulier en Suisse romande. Les grappes, constituées de petites sphères rouges ou blanches, restent fragiles dans la mesure où elles sont tributaires – bien entendu – de l'arbuste dont les racines peu profondes supportent mal la sécheresse. En outre, la groseille est acide et nécessite en général l'apport de sucre en matière culinaire...*

Groseille était, disait-elle, devenue cancérophobe. Elle ne pouvait, au stade de sa cure analytique, ni admettre, ni réaliser qu'elle faisait un *déplacement*. Effectivement, lorsque le psychisme souffre trop d'une situation qu'il n'arrive pas à accepter, à gérer, il s'arrange – libidinalement – pour rester dans le même registre de sa problématique mais en lui octroyant une forme moins douloureuse. Ainsi, dans le cas de Groseille, non seulement sa claudication était apparente mais elle la garderait à vie. À l'inverse, un cancer ne se remarque pas par le regard pour la plupart et beaucoup de malades cancéreux guérissent définitivement. Autrement formulé, la peur d'avoir un cancer apaisait paradoxalement l'inconscient qui, entre deux maux, choisissait le moindre... Cette réaction défensive se retrouve largement dans les processus oniriques au même titre que ce que Sigmund Freud a nommé *condensation* en 1900 dans son célèbre ouvrage « L'interprétation des rêves » (*Die Traumdeutung*). Il décrit aussi ce mécanisme dans « Psychopathologie de la vie quotidienne » (*Zur Psychopathologie des Alltagslebens*, 1901) et « Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient » (*Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten*, 1905). Pour le maître de la psychanalyse, la condensation est un facteur fondamental des lapsus et de l'oubli des mots. Pour Groseille, l'oubli de ses maux (mots) utilisait donc bien aussi la technique inconsciente de la condensation, l'inconscient censurant ici une partie des perceptions fortement déplaisantes.

Groseille rationalisait systématiquement son angoisse d'apprendre, au détour d'une consultation médicale, qu'elle avait un cancer. Elle savait, professionnellement, que les chiffres de cette affection étaient en nette progression. Elle cherchait désespérément à comprendre pourquoi elle redoutait tant cette maladie. Dans sa famille, rien à signaler du côté de cette pathologie. Elle égrena que *cancer* vient du latin *crabe* et du grec *karkinos* qui signifie *écrevisse*. La pêche aux crabes ne lui parlait pas, bien que née au bord de l'Atlantique. En revanche, petite fille elle passait ses vacances dans l'Allier et pêchait les écrevisses. Elle en gardait d'excellents souvenirs. Elle se rappela qu'elle adorait y aller avec son père qui lui avait appris à placer un morceau de tête de mouton dans les balances et les balances dans des ruisseaux à l'ombre des noisetiers. Certaines fois, sa cousine Fabienne venait aussi et elles s'amusaient énormément ensemble. C'était joyeux. Lors de jolies occasions, la famille partait à plusieurs voitures, la partie de pêche étant suivie d'un pique-nique sur l'herbe. Et quel pique-nique ! Il ne manquait rien. Elle, si gourmande, dévorait plus qu'à son habitude. C'est curieux, précisa Groseille lors de ce récit, le cancer ronge, *dévore*... Mais aujourd'hui, elle ne dévorait plus. Soucieuse de sa ligne, ses repas se voulaient particulièrement équilibrés. Il valait mieux pour son *état de santé*. L'analysante ne prononçait jamais le terme *claudication* et encore moins *boiterie*... Lors de ses séances, il était facile de constater toutefois que lorsqu'elle faisait allusion à sa famille, ses associations libres étaient toujours positives et élogieuses. D'accord, ses parents avaient été des enseignants *sans histoires*, d'accord son frère était un pharmacien *sans histoires*, d'accord ses grands-parents maternels avaient été eux-mêmes des agriculteurs *sans histoires*, d'accord il n'y avait jamais d'histoires dans cette filiation mais, au fur et à mesure de l'avancée de sa cure, ce trop de positif devenait suspect et sentait le non-dit... Quant à cette expression *sans histoires*, Groseille la prononçait à tout

*bout de champ*. Je décidai de faire confiance à mon propre inconscient, utilisai muettement la notion de déplacement et de condensation lors d'une énième verbalisation de sa formulation « sans histoires ». *À tout bout de champ* me renvoya – de façon logique – du côté des grands-parents maternels. Je voulus en savoir un peu plus : Groseille s'en souvenait vaguement. Le couple parlait peu. Très occupés par leurs cultures et autres récoltes, les rares paroles qu'ils échangeaient tournaient autour du travail. À la réflexion, dit-elle rapidement, elle les trouvait sans grand intérêt. Ce qu'elle appréciait chez eux ? La télévision, elle avait le droit de la regarder tandis que ses parents lui refusaient cette distraction le plus souvent. Ses grands-parents avaient aussi des animaux : une basse-cour, des lapins, un chat (elle avait oublié comment il s'appelait) et un chien, Pipistrello, qui aboyait tout le temps. Elle répéta, pensive, *Pipistrello*, en ajoutant qu'en italien ce terme signifie *chauve-souris*. La scansion s'imposa : un cancer peut nécessiter le recours à une chimiothérapie et les cheveux ne résistent pas à ce lourd traitement. La scansion sanctionne la fin absolue de la séance, suivie – bien entendu – de l'interprétation de ce matériel langagier qui retenait l'inconscient en souffrance jusque-là. Pour autant, rien à voir avec la claudication. Et puis, surtout, Groseille enchaîna d'autres associations qui, si elles étaient en lien avec son abréaction, c'est-à-dire l'acceptation de l'interprétation, donnaient à penser qu'elles pouvaient conduire à une autre libération. Sa grand-mère maternelle redoutait les chauves-souris et elle demandait à sa petite fille de bien prendre garde à ces mammifères volants peu agréables à regarder qui – assurait cette femme – pouvaient venir s'agripper à la chevelure qu'il faudrait ensuite sacrifier si une telle mésaventure survenait... Pour cette dame, ce chiroptère était – de surcroît – maléfique ! L'analysante se remémora d'ailleurs un regret. Pour leurs dix ans de mariage, son mari leur avait offert la célèbre lampe Pipistrello du *designer* Gae Aulenti. Elle n'aimait pas cet objet et l'ayant mal emballé lors d'un déménagement, elle l'avait cassé alors qu'il lui avait échappé des mains dans l'escalier... Groseille d'ajouter : *le pied s'est cassé*... Elle entendit ce qu'elle venait de formuler pour en arriver à préciser que son mari lui avait longtemps cassé les pieds, quasiment dès leur rencontre du reste... L'interprétation aurait été en trop compte tenu de la claudication de l'analysante... Je lui proposai de reprendre à cet endroit du discours lors de la rencontre suivante.

Son mari lui avait longtemps cassé les pieds. C'est-à-dire ? Selon Groseille, l'homme avait toujours eu envie que le couple participe à des rencontres échangistes. Elle avait refusé systématiquement et, inlassablement, il était revenu à la charge jusqu'à sa rupture d'anévrisme. Elle réalisait soudainement qu'elle s'était infligée cet accident vasculaire cérébral pour échapper à ce qu'elle appelait « les dérives sexuelles » de son mari. Touchante Groseille qui lâcha qu'il valait encore mieux boiter que s'avilir avec de telles bassesses ! Ceci dit, sa famille apparaissait encore « sans histoires »... Il est bien évident aussi que si l'échangisme ne lui convenait pas, lui préférer un AVC comme protection n'était guère convaincant...

Le lendemain de l'élection du Président de la République François Hollande, elle se montra ravie de ce résultat. Pourquoi ? Elle faisait confiance à cet homme car il lui semblait qu'il serait fidèle à ses idées et à son programme. Et puis elle adorait ce prénom, ajouta-t-elle amusée, consciente de cet aspect superficiel. Elle s'empressa de préciser que quand elle était enfant, elle aurait aimé s'appeler Françoise mais « ça lui avait passé »... Pourquoi Françoise ? Après un long silence, l'analysante expliqua que Françoise était sa meilleure copine d'école et qu'elle la trouvait très jolie mais, à la réflexion, elle en était jalouse. Qu'était-elle devenue ? Son père étant militaire, elles s'étaient perdues de vue à la faveur de nombreuses mutations. En revanche, cet homme l'avait beaucoup marquée. Elle ne l'avait pourtant rencontré qu'une fois. Distingué mais distant, il semblait prétentieux. Ce jour-là, il s'était mis au piano et il avait fallu l'écouter religieusement. Un souvenir très précis remontait maintenant : il jouait – elle en est sûre – du Chopin mais surtout, elle y était : il s'appelait « Boiteux »...

L'inconscient de Groseille retissait, progressivement et à son rythme, la toile de son existence. D'une existence « sans histoires » ? Loin de là...

L'analysante avait – on s'en doute – tout de suite saisi le lien entre le nom de famille du père de son amie et sa claudication. Cependant, rien de suffisant ne jaillissait de sa cure

pour comprendre pourquoi l'accident vasculaire cérébral s'était cristallisé sur la jeune femme. En outre, courageusement, elle désirait quitter les sphères d'un masochisme tangible. Si un AVC n'était pas une fatalité pour la psychanalyse, elle éprouvait un réel désir à mettre du sens sur ce qu'elle appelait sa « tuile ». Elle en profita, au détour d'une séance, pour établir un « pont » avec les « Tuileries ». Elle aimait ce quartier parisien dont elle savait que dès le Moyen Âge s'y trouvaient des fabriques de tuiles. C'est un de ses professeurs d'histoire qui avait apporté cette précision. La Prise des Tuileries lors de la Révolution Française lui parlait aussi mais sans plus. En revanche, cet enseignant avait longuement disserté sur le pied-bot de Talleyrand. Quel était le nom de ce professeur ? Rey, qui exige ici d'entendre « Raie » du verbe *raier*...

Si ce professeur d'histoire avait contribué à laisser – sans le savoir en son temps – déjà un peu chuter une problématique filiale de pied-bot, la condensation continuait à entretenir encore certaines résistances. Groseille aimait fantasmer que l'orthographe de cette malformation soit plutôt « pied-beau », donc « beau-pied ». D'ailleurs, l'orthopédie lui semblait un métier difficile et ingrat. Elle avait envisagé un temps être podologue, elle ne comprenait pas aujourd'hui cette attirance passée. Il y avait peut-être pourtant une explication : une de ses tantes lui avait conseillé de lire le bouquin de Damitio, « Les pieds-noirs », dont cette femme était un peu amoureuse, comme elle, Groseille, l'était de Jean-Marie Le Clézio. La lecture de « L'Africain » lui avait laissé un goût certain pour la belle littérature. C'était curieux, elle se rappelait que l'écrivain était fils de chirurgien et que ses deux parents étaient cousins germains. Elle ajouta que ce couple avait eu plus de chance que celui des Toulouse-Lautrec malgré la consanguinité...

Comment Groseille, jusque-là, avait-elle omis de livrer que ses propres arrière-grands-parents paternels étaient eux-mêmes cousins germains, ce qui avait entraîné des pathologies congénitales dans la filiation en raison donc de leur propre consanguinité avérée ? Ainsi, pour Carl Gustav Jung, « ce qui ne vient pas à la conscience revient sous forme de destin »... Il s'agit d'un processus inconscient qui, par loyauté dite familiale, veut qu'à chaque génération les problématiques symptomatiques non liquidées, des générations en amont, ressurgissent. De fait, certains de la filiation en héritent et les véhiculent à leur tour sans le savoir, selon de véritables *grappes*, c'est-à-dire un ensemble de fleurs organisées en un ordre précis sur un axe commun. Dans le cas de Groseille, le pied-bot des générations précédentes entraînant un lourd handicap à la marche s'était transformé en hémiplégie avec raideur de la jambe gauche et grande difficulté également à la mobilité (au déplacement...). Rappelons que la technique psychanalytique d'une part est déculpabilisante et d'autre part, prenant en compte l'histoire vraie de tout analysant dans son contexte réel et non symbolique, permet de le libérer du symptôme transgénérationnel et d'en libérer définitivement aussi ceux de sa descendance.

Cette répétition familiale vaincue pourrait malgré tout laisser un goût amer. Effectivement, être libérée soi-même et débarrasser sa filiation d'un fardeau répétitif est satisfaisant mais, dans le cas de Groseille, il est évident qu'elle ne guérirait cependant jamais de sa pathologie... Il est primordial d'accepter ici que l'expression de toute loyauté invisible, si elle est un cadeau à faire et à se faire, ne peut en aucun cas faire l'impasse du drame de la compulsion sur lequel elle s'étaye pour mieux l'anéantir. Jung l'induit d'ailleurs lorsqu'il écrit que « l'Homme mérite qu'il se soucie de lui-même car il porte dans son âme les germes de son devenir »... Soulignons encore que la blessure, l'autodestruction, peuvent *de facto* ne pas appartenir au domaine masochiste. C'est étonnant ? Sûrement pas dès lors qu'on envisage, *in fine*, à l'instar de Jean-Bertrand Pontalis, psychanalyste et écrivain, qu'« on peut trouver du plaisir dans l'exil quand on l'a choisi »...

## Chapitre VI

### Frayage

**Iris, 36 ans, mariée, 4 enfants, n'arrivait pas à contrôler ses larmes. Qu'il se soit agi d'un moment de joie ou de peine. Secrétaire de direction dans une grande entreprise, elle se sentait limitée et handicapée par des émotions incontrôlables...**

*L'iris appartient à la famille des Iridacées. Cette plante vivace à rhizomes ou à bulbes a une étymologie complexe : si le terme « iris » est issu du latin « iridus », il abrite une origine grecque, « Iridos », qui signifie « messagère des Dieux », origine qui renvoie à « l'arc-en-ciel ». Il faudra attendre le XIIIème siècle pour que l'iris fasse lien avec la fleur de par les touches irisées de ses pétales. L'iris s'est toujours imposé en grand symbole : plante sacrée pour les Égyptiens, la monarchie française en a fait son emblème. Quant à Catherine de Médicis, elle a imposé l'essence d'iris comme parfum. Aujourd'hui encore, après avoir été un temps délaissé, l'iris fait partie des essences florales recherchées par les parfumeurs...*

Iris larmoyait donc beaucoup au quotidien... Sigmund Freud utilisa le terme *Frayage* pour caractériser le processus neurologique des mécanismes psychiques. Dans son ouvrage de 1895 « *Projet de psychologie scientifique* », il décrit la nécessité pour l'excitation neuronique de vaincre une forte résistance, notamment dans le transfert d'un neurone à un autre. En quelque sorte, la récurrence de ces essais de passages réduit la force résistante. L'excitation pulsionnelle – en fine stratège – choisira finalement d'emprunter la voie frayée plutôt que celle qui ne présente pas cet avantage. Est-ce à dire que le cas des larmes d'Iris s'étayerait sur cette particularité du fonctionnement de l'appareil neuronique ?

Chaque être humain, en bon mammifère qu'il est, sécrète un liquide « oculaire » salé, généré par les glandes lacrymales. Dans son fondement, il existe une jolie raison à cela : ce liquide biologique constitue d'une part un véritable nettoyage et, d'autre part, une fonction protectrice pour l'œil dans la mesure où il permet d'expulser les agents agresseurs qui viennent s'y loger comme, en particulier, les poussières, cils, petits cheveux, particules de textiles, de lainages et aussi les tout petits insectes... Physiologiquement, on parle de larmes dès l'instant où le liquide lacrymal s'échappe de l'œil. Indépendamment des corps étrangers, l'état émotionnel de l'individu peut entraîner le sujet à larmoyer ou à pleurer.

Iris avait une propension à généraliser ses pleurs. Au fil de ses séances psychanalytiques, il était difficile de lui faire identifier les raisons conscientes de cette gêne pénible. Elle pouvait répondre qu'elle pleurait *tout le temps*, ce qui constituait, de sa part, une exagération évidente. Au détour d'un *acte manqué*, l'analysante livra cependant un élément prépondérant : se rendant compte, trois heures après son rendez-vous qu'elle l'avait complètement oublié, elle me téléphona pour s'excuser et... fondit en larmes... Lui laissant reprendre ses esprits, elle me précisa que « c'était toujours comme ça la veille des rentrées scolaires ». Elle me raconta qu'en ce jour symbolique précis, elle oubliait systématiquement de faire quelque chose de prévu et ce, quel que soit le domaine. Lors de notre rencontre suivante, Iris développa ce qu'elle avait donc noté à de nombreuses reprises. L'année précédente, tandis qu'elle achetait quelques fournitures scolaires à sa fille, elle avait dû les laisser ayant oublié de prendre le moindre moyen de paiement et elle avait pleuré à la caisse du magasin...

Si la scolarité d'Iris n'avait pas été particulièrement brillante, elle me dit qu'elle considérait qu'elle avait « *sorti son épingle du jeu* »... Que venait faire cette expression – certes connue – dans sa séance, au milieu du récit de ses actes manqués ?

*A priori*, « *tirer* » son *épingle du jeu* repose sur un jeu très ancien, qui remonterait au XVème siècle environ et qui consistait à ce que des petites filles installent des épingles dans une circonférence tracée près d'une façade de maison ou d'un mur. Munies d'une balle,

l'objet lancé contre la surface plane devait retomber dans le cercle afin que des épingles en sortent... Le terme « mur » me fit utiliser un déplacement au sens figuré et produire dans le renvoi du transfert l'idée que la difficulté de ce jeu pouvait rendre fou. Iris se mit à sangloter, se rappelant de son premier maître d'école qui avait la réputation d'être « zinzin » et qui l'était ! Un exemple ? Il demandait aux élèves d'amener chaque lundi matin un fruit, une plante ou un insecte, qui correspondait à la sortie dominicale de la veille. Sauf que les parents d'Iris, travailleurs acharnés, en profitaient pour remettre la maison en ordre le dimanche : sa mère s'occupait du ménage et du linge, et son père des légumes de son jardin... Tiens, tiens : *légumes* ? Je choisis de laisser passer ce terme qui, populairement, peut pourtant renvoyer à déficience intellectuelle. Iris confirma ses associations libres en concluant que, de toute façon, elle n'apportait donc jamais rien le lundi matin mais qu'elle n'était pas la seule ! Toutefois, il y avait eu une exception : un lundi, elle avait précieusement placé dans un mouchoir une dragée que lui avait offerte une voisine. Cette dragée était issue du baptême du fils de cette femme. Iris avait résisté à la manger et, très fière, l'avait présentée à l'instituteur : il l'avait « sermonnée », lui signifiant qu'elle ne l'avait ni cherchée, ni trouvée. Cette gourmandise avait été fabriquée par un confiseur et n'avait donc rien à voir avec les talents potentiels d'exploratrice de la petite fille ! À partir de ce moment-là, ajouta Iris, l'enseignant lui en fit voir de « toutes les couleurs » (comme un arc-en-ciel ?)... S'il était évident que cet homme avait profondément marqué la toute jeune élève depuis cet épisode, il ne suffisait pas à expliquer les larmes incontrôlables de l'adulte qu'elle était devenue. Elle le savait – bien entendu – au plus profond d'elle-même et fit un lien contre toute espérance : adorant malgré tout les dragées, elle détestait par contre le caramel. Non pas pour des raisons dentaires désagréables mais ce parfum l'écœurait. Quant au caramel liquide, au simple déclenchement de son imaginaire elle ressentait un dégoût irrépressible. En donnant ces précisions, curieusement Iris ne pleurait pas... Elle retrouva soudain un souvenir : la seule fois où ses parents prirent des vacances à Fréjus, ce fut en camping. Cette année-là, elle s'était liée d'amitié avec une petite fille au patronyme de *Calamel* ! L'analysante décrivit Monsieur Calamel comme étant un homme toujours énervé, sévère, voire violent. Un jour où sa fille avait perdu un petit bracelet sans grande valeur, il avait accusé à tort Iris d'avoir volé l'objet. Les petites filles n'avaient plus joué ensemble le reste du séjour et l'analysante avait découvert à partir de cet incident les sentiments d'injustice et de honte. D'autant qu'en rentrant à la maison, elle avait retrouvé le bracelet au milieu de ses affaires de plage ! Iris n'a jamais compris le scénario. Elle détestait ainsi les bracelets. *Bracelet* l'amena à *menottes* et à me parler de son parrain qu'elle adorait bien qu'il ait fait de la prison pour un braquage. Elle ajouta que sa peine avait été un peu allégée car le pistolet utilisé pour ce méfait était en fait un jouet... Peu après sa sortie de prison, il avait développé un cancer quasi *foudroyant*. L'arc-en-ciel ne suit-il pas l'orage et la foudre... Le frayage opérait maintenant, dans la cure analytique, à bon escient, laissant envisager une explication solide aux larmes de l'analysante.

Iris se souvint d'avoir eu beaucoup de chagrin à la mort de son parrain mais, curieux paradoxe, elle se rappela avec précision que lors de l'enterrement auquel elle avait voulu assister et alors qu'elle en avait envie, elle ne parvint pas à pleurer. Au point qu'elle s'était longtemps demandée si elle l'avait vraiment apprécié et aimé. L'analysante dit cependant qu'elle pouvait affirmer maintenant que « oui ». Dans ce lien œdipien manifeste, le *oui* renvoyait à une position inconsciente où le fantasme d'Iris avait opéré de façon intemporelle à imaginer qu'elle s'était mariée avec son parrain. Dans le transfert, elle devenait ainsi « marraine », soit – en quelque sorte – « ma reine ». Transfert aidant, Iris en vint aux huîtres de Marennes qu'elle adorait. Avec son mari et ses enfants, elle s'était rendue à Oléron il y a quelques années. Superbe voyage mais froid et pluie étaient au rendez-vous. Une anecdote lui revint : son mari, en conduisant, avait accroché le véhicule d'un couple de Fréjusiens, accrochage qui l'avait ramenée à son amie « Caramel ». Mais, tout à coup, elle se remémora surtout que la passagère de la voiture accidentée avait piqué une vraie crise de nerf. Le mari avait expliqué que sa femme avait peur de la route. Iris, petite fille, n'avait pas peur en voiture. En revanche, elle avait mal au cœur. « Mal au cœur ? » s'interrogea l'analysante... Son cousin germain était décédé à l'âge de deux ans d'une cardiopathie. Elle pensait souvent à cet enfant qu'elle avait bercé, promené dans son landau. Sa maman s'était suicidée à la suite de la mort de son petit garçon. Elle aimait beaucoup cette tante, infirmière de métier, qui lui avait donné un calmant quand Iris souffrait de ses premières règles. Ce nouveau décès dans la

famille lui apparaissait d'une injustice terrible. Sa tante habitant à l'étranger, elle n'était pas allée aux obsèques. Elle se prénomma Nicole. Ce prénom ramena Iris à Nicole Kidman : elle avait vu un film sublime, selon elle, dans lequel l'actrice tournait mais elle n'arrivait pas à retrouver le titre... qui jaillit subitement : « Eyes Wide Shut ». La scansion s'imposa dans la mesure où le titre abritait le terme « yeux » : « Les yeux grand fermés »... Stanley Kubrick a basé son scénario sur le célèbre roman d'Arthur Schnitzler « Traumnovelle ». Même si ce film est une réussite, abordé d'un point de vue psychologique le roman de Schnitzler est beaucoup plus profond.

« Traumnovelle » traduit l'ambiance de la ville de Vienne dans les années 1920. Friolin et Albertina, les personnages principaux, appartiennent à la classe moyenne et sont des juifs pratiquants. Le couple participe à un bal masqué durant la Fête de Carnaval. Le roman insiste sur les fantasmes de l'épouse livrés au mari, ce qui pousse l'époux à avouer et à s'avouer ses propres fantasmes. Les masques sont très présents comme symboles de ce qui est caché, terme qui entraîna l'abréaction d'Iris.

À l'âge de 5 ans environ, Iris avait participé à un bal masqué. Déguisée en marquise, perruquée pour la circonstance, elle avait éprouvé le besoin de se rendre aux toilettes de la salle des fêtes où se déroulait l'après-midi récréative. Pas question d'enlever son loup ! L'enfant voulait jouer le jeu jusqu'au bout et garder l'anonymat ! Une des latrines semblait inoccupée. Elle poussa la porte et découvrit avec horreur un chaton sur le sol qui, visiblement, avait été tué, massacré cruellement. Épouvantée, elle était vite ressortie de l'endroit, en ne confiant à personne cette mésaventure. L'année suivante, Iris entra au Cours préparatoire...

L'analysante retrouva un détail qui n'en était pas un. Loin de là même ! Elle me raconta que le fameux maître d'école « zinzin » n'avait de cesse, depuis l'histoire de la dragée, de l'appeler *Isis*. La petite fille en était très chagrinée, mais en colère aussi parfois. Elle savait – pour s'être largement renseignée – qu'*Isis* est le nom Grec d'*Aset*... Elle entendit à ce moment précis *ascète*. Elle ajouta qu'elle savait que ce nom en hiéroglyphes se traduit par *siège*.

La quatrième grossesse de l'analysante s'était soldée par une naissance par siège qui s'était fort mal passée. Une cinquième grossesse avait suivi. Iris avait décidé de faire une IVG tellement elle gardait un mauvais souvenir de la naissance précédente. Elle éclata en sanglots. Il fallait que l'analysante en finisse avec l'écoulement de toutes ses larmes, elle insistait là-dessus car elle n'en pouvait plus. Le frayage résistait davantage que les séances précédentes n'auraient pu le laisser deviner. La racine du mal semblait bel et bien coincée...

Iris regrettait cette IVG réalisant que la cinquième grossesse ne se serait peut-être pas terminée en siège... Sa peine compulsive cachait donc certainement une douleur plus importante encore. J'avais remarqué qu'au lieu de dire « une » IVG, elle disait « un » IVG. La chaîne phonatoire pouvait s'entendre ici comme « un nie VG » qui ne parlait pas ou comme « un nid VG » qui n'était guère plus évident. J'optai pour le « nid » et Iris retrouva tout de suite un souvenir « honteux » : enfant, elle dénichait les oisillons. Elle poursuivit en ajoutant qu'elle détestait les oies... blanches, conclut-elle. C'est ainsi qu'Iris me dit qu'adolescente, elle s'était droguée pendant deux ans mais qu'aujourd'hui, elle n'y pensait quasiment plus. Par contre et par manque d'argent, elle avait beaucoup volé pour assouvir ses pulsions mauvaises, ce qui lui fit faire un lien avec son parrain braqueur. Ces deux-là n'avaient pas le même sang mais qu'est-ce qu'ils se ressemblaient, précisa-t-elle en riant... Son inconscient lui permit ici de retrouver la mémoire : son parrain avait un prénom qui était le patronyme du gynécologue qui avait pratiqué l'IVG. Lien précieux mais toutefois insuffisant...

La séance suivante fut courte. Iris avait rêvé qu'elle fabriquait une pancarte sur laquelle elle peignait des lettres qu'elle ne connaissait pas. On aurait dit de *l'araméen*, renchérit-elle. En fait, elle aimait bien cette expression, tandis que son mari la détestait. Il le lui faisait remarquer mais elle s'en fichait. D'ailleurs, c'était une expression de son parrain et ça lui permettait de continuer à le faire vivre... Silence de ma part, on s'en doute. L'analysante enchaîna : elle souligna que dans « araméen » il y a *arme*... C'est ainsi qu'Iris

put désidéaler son parrain, parrain dont elle sut, à cet instant, qu'en fait, lors du braquage, il avait tué un employé de la banque, ce que lui confirma sa mère. En outre, Iris put enfin *libérer* le fait qu'elle avait eu un passage à vide avec son mari sur le plan sexuel et qu'elle l'avait trompé avec une femme pour mieux revenir vers lui.

Restait à établir par elle le lien entre les larmes et « l'arme », ce qu'elle fit bien sûr sans aucune difficulté. En revanche, son analyse pouvait laisser planer une interrogation quant à la « nécessité » de l'IVG correspondant à la cinquième gestation, pour cause de siège, qui pouvait renvoyer à *sein* et à *siège* puis à *Saint Siège*. Son nom de jeune fille était *Papp* qui, outre la sonorité évidente, contenait quatre lettres (l'être) et non cinq. Vérification ultime s'il en est telle que Jacques Lacan a prévenu : « Il n'y a pas de vérité qu'on puisse dire toute »... Et ce, d'autant plus que si l'inconscient d'Iris l'avait permis – ce qui ne fut pas le cas –, *Papp* aurait aussi pu se faire entendre comme « Pas Pépé », possibilité toutefois *détachée* de l'histoire de l'analysante, puisqu'elle n'en parla jamais...

## Chapitre VII

### Construction

**Jacinthe, 48 ans, était kleptomane. Sculpteur de métier, elle avait toujours fait en sorte d'exposer et de bien gagner sa vie. Toutefois, les tentations irrésistibles de dérober des fruits (essentiellement), plutôt ronds, lui avaient valu des ennuis et beaucoup de honte. Souvent prise en flagrant délit, elle se disait depuis longtemps qu'elle valait sûrement mieux que les interpellations publiques peu discrètes des commerçants qu'elle volait...**

*La jacinthe ou « Hyacinthus », plante bulbeuse, doit son nom à la mythologie grecque : le Dieu Apollon tua involontairement Hyacinthe et, pour se déculpabiliser, transforma les gouttes de sang de sa victime en fleurs... La jacinthe dégage un parfum subtil par son inflorescence en grappes. Cette jolie plante peut cependant engendrer des maux de tête, notamment si elle se trouve dans une pièce petite et particulièrement fermée, ou encore des insomnies, voire un état nerveux d'excitabilité marqué...*

Jacinthe répétait sans cesse qu'elle *se prenait la tête* pour essayer de comprendre sa kleptomanie. D'ailleurs, elle souffrait depuis toujours de migraines épouvantables pouvant entraîner des nausées, voire des vomissements. Fille unique d'un couple de boulangers, elle avait grandi dans une atmosphère où les grandes valeurs humaines primaient : travail, honnêteté, politesse... Du côté maternel et du côté paternel, la religion catholique revêtait une importance réelle. Ainsi ses parents aimaient-ils préciser qu'ils appréciaient leur métier compte tenu du grand symbole que représente le pain.

Sigmund Freud a parlé de *construction* dans la pratique analytique : il a expliqué ainsi la nécessité que peut rencontrer tout psychanalyste à utiliser un mécanisme de rapprochement entre fantasme et réalité quant à des séquences, racontées par le patient, de son histoire infantile. C'est en 1937, dans son ouvrage « Constructions en analyse » (*Konstruktionen in der Analyse*) qu'il décrit l'importance, pour la bonne conduite de la méthode et pour le thérapeute, de suggérer des liens qui, s'ils prennent le réel en compte, peuvent utiliser aussi des approximations ou des déformations d'éléments livrés en séance. Le maître de la psychanalyse a justifié cette pseudo transgression de la sorte : « Assez souvent, nous ne réussissons pas à amener le patient à se souvenir du refoulé. À la place, nous obtenons chez lui, si nous avons mené correctement l'analyse, une ferme conviction de la vérité de la construction, conviction qui a le même effet thérapeutique qu'un souvenir retrouvé ». En pratique, il est à noter que tout analysant, de par ce processus, obtient une libération qualitative de la charge affectée qui le persécutait jusque-là. Freud a insisté encore en précisant que, dans les associations libres du patient, « l'ensemble de la masse, spatialement étendue, du matériel pathogène, est étiré par une fente étroite et parvient donc à la conscience comme divisé en fragments ou en rubans. « C'est la tâche du psychothérapeute », a-t-il insisté, « de recomposer à partir de là l'organisation supposée : si on aime les comparaisons, on peut évoquer ici un jeu de patience », a-t-il conclu à ce sujet. Autrement dit, le psychanalyste ne doit jamais perdre de vue la logique intériorisée de l'inconscient du patient. Et « ça » parle... Ainsi Jacinthe, avec ses questions récurrentes autour de sa kleptomanie incomprise au nom de sa bonne éducation, exigeait – sans le savoir – l'établissement du procédé de construction.

Jacinthe possédait un vocabulaire très imagé. Lorsqu'elle sculptait, elle était « ailleurs », remarquait-elle. Heureusement car elle ne s'entendait pas bien avec son ami, propriétaire d'un pressing, qui aurait préféré qu'elle vienne travailler avec lui plutôt que de continuer dans son domaine artistique. Un peu plus jeune qu'elle, il n'avait pas d'enfant. Elle, avait une fille de 28 ans, fleuriste, qui ne lui posait aucun problème bien que Pauline n'ait pas été reconnue par son père. Non, décidément, son seul souci était le « viol » me dit-elle. Cette lettre « i » qui s'était glissée, bien malgré l'analysante, entre le « v » et « o », modifiant totalement l'intentionnalité consciente, me fit choisir – puisque lapsus trop explicite – de



prononcer un terme commençant par « i ». Ce fut *Italie* qui s'imposa à moi. Une fois utilisé à la manière d'une induction et comme l'a théorisé Freud, les réactions à ce terme allaient nécessiter « de les étirer par une fente étroite ». Jacinthe avait découvert l'Italie grâce à un voyage scolaire. Elle en gardait un mauvais souvenir car certains élèves s'étaient mal conduits et, d'ailleurs, quelques-uns avaient volé dans un petit *supermarché*... Ce *super-marché*, sans vraiment me convenir totalement, fut un encouragement à continuer la construction : l'inconscient de l'analysante, dans le transfert, ne disait-il pas que ce processus freudien avait « super marché »... Jacinthe avait quelle approche des supermarchés ? Elle n'aimait pas faire les *courses*. Mais jouait-elle alors aux chevaux ? Non, elle n'aimait aucun jeu (*je*). Et elle, s'était-elle aimée, un jour, une fois, une seule fois ? Jamais ! Elle s'était toujours détestée. Elle se souvint du mariage d'un oncle : elle aurait voulu être demoiselle d'honneur et, bien sûr, ses quatre cousines avaient eu droit à ce rang et à la belle robe longue bleu ciel alors que sa mère l'avait affublée, elle, d'une robe rouge trop courte avec des smocks (*se moque* ?) et un vilain bouton d'or brodé à la machine. Elle avait eu honte toute la journée. Le soir, le chien d'une de ses tantes avait disparu. Sa mère s'était mise en quatre pour retrouver l'animal qui... dormait paisiblement sous une voiture... Sa mère l'avait énervée, on ne voyait qu'elle dans son tailleur gris un peu démodé. Finalement, livra Jacinthe, sa mère ne voulait jamais se faire remarquer mais s'arrangeait toujours pour être vue ! Y avait-il eu des photos prises lors de ce mariage ? Oui, bien sûr. Elle en conservait une d'ailleurs (elle ne savait pas pourquoi...) avec les mariés, la famille, les demoiselles d'honneur et elle et sa robe trop courte rouge... Beaucoup d'alcool à ce mariage ? Dans l'Ardèche, on boit beaucoup et sa mère avait un petit coup dans l'aile ! Elle se rappela aussi qu'Alain, le frère de son père, avait glissé deux pêches dans le chemisier de sa mère en guise de seins car sa génitrice était plate comme une limande... Deux pêches et les fruits du « péché » scansionnèrent la séance. Cependant, l'interprétation devait permettre de libérer le secret devenu soudain de Polichinelle : la mère de Jacinthe, cette sainte femme, était-elle la maîtresse dudit beau-frère ?

Nous l'avons vu : le recours à la construction entraîne l'application d'une méthodologie en apparence étrangère à la loi freudienne habituelle du renvoi du transfert. Il est bien évident que, par voie de conséquence, il en va de même pour la communication faite au patient des raisons de ses passages à l'acte négatifs, kleptomaniaques en l'occurrence pour Jacinthe. Ainsi l'interprétation allait-elle reposer maintenant – pour la bonne « cause » – sur le principe de la construction.

Jacinthe, une fois la scansion énoncée, ajouta qu'elle ressentait effectivement sa kleptomanie comme étant de l'ordre d'un péché : personne n'a à voler quoi que ce soit. Elle spécifia qu'elle se trouvait en adéquation parfaite avec le proverbe « Qui vole un œuf vole un bœuf »... Un état, toutefois, connaissait depuis quelques semaines une modification salvatrice : Jacinthe commençait à éprouver une peur plus que viscérale à l'idée même de dérober des fruits. Cette peur lui avait ainsi valu, il y a quelques jours, un dérangement intestinal majeur, lui faisant redouter le pire ! Alain, « l'homme aux pêches », avait lutté – elle y pensait juste maintenant –, pendant plusieurs années, contre un cancer des intestins. Il avait fini par abandonner le combat, décédant jeune. « À 48 ans, mon âge aujourd'hui », réalisa l'analysante. Sa mère avait eu du mal à se remettre de la mort de son beau-frère et, à partir de là, s'était habillée en noir. Même plus en gris ! Jacinthe se rappela que sa mère avait dit un jour à table qu'elle était très inquiète pour Alain parce que le radiologue, en décelant son cancer, avait livré qu'il s'agissait d'une tumeur de la taille d'une grosse *pêche*...

On constate ici que toute interprétation qui s'étaye sur le mécanisme de construction utilise à nouveau la possibilité de détours libidinaux langagiers de l'analysant, précédant l'explication finale de ses perturbations psychiques.

Jacinthe avait tout à fait saisi le lien entre cette histoire de pêches glissées par le beau-frère dans le chemisier de sa mère dans le sens où l'enfant d'alors avait été choquée par le geste vulgaire d'Alain. Pour autant, il fallait que son inconscient acceptât que la « Sainte Femme », pratiquante engagée, avait eu une liaison extra-conjugale...

Jacinthe assura que cette histoire de pêches dans le corsage avait sûrement évité, à la mère et à la fille, un cancer du sein ! Ne relevant pas son propos car coupé d'une analyse pertinente et sérieuse, je fis silence. L'analysante poursuivit : c'est bizarre, constata-t-elle, que sa mère n'ait pas réagi au geste déplacé de son beau-frère. D'accord l'alcool l'avait un peu désinhibée mais tout de même... Tout d'un coup, Jacinthe haussa le ton, sans s'en rendre compte, pour signifier que sa mère était certainement la maîtresse d'Alain. Qu'est-ce qui lui faisait imaginer pareille situation ? Elle se remémora que, tandis que le repas avait été copieux et que sa mère n'avait pas un appétit d'ogre, celle-ci avait ensuite dégusté les deux pêches, en traînant un peu, sous les regards complices du beau-frère...

Les envies kleptomaniques de Jacinthe s'arrêtèrent définitivement à partir de cette séance, désidéalisait obligeait entre autres... Elle comprit que dérober des fruits ronds avait pour but inconscient fantasmatique d'annuler cette scène trop « parlante » de la liaison quasi affichée de sa mère le jour du mariage. Les vols compulsifs à l'étalage ne servaient bien entendu à rien dans la mesure où cet acte de réparation ne pouvait en aucun cas rejoindre la réalité. Ce type de cure psychanalytique, difficile à plus d'un endroit – et pour l'analysant et pour le psychanalyste –, m'a toujours renvoyée à des profils professionnels tels celui de Gilles Deleuze (pour ne citer que lui) et son « anti-Œdipe », cherchant à mettre par terre la théorie freudienne : comment certains philosophes de renom ont-ils pu douter – ou douter encore – d'une méthode qui non seulement repose sur des centaines et des centaines de cas cliniques mais qui, surtout, a libéré hier, libère aujourd'hui et libèrera demain des individus en souffrance, voire quasi invalidés par une histoire qui n'est pas directement la leur ? Heureusement, si Deleuze a cherché à démolir l'origine et la raison des liens névrosés entre les parents, continuant à engendrer des comportements tout aussi névrotiques chez leur enfant, profitons-en pour citer Donald Woods Winnicott, psychanalyste émérite anglais du XXème siècle, qui a bien voulu nous informer d'une vérité avérée et vérifiée : « Si se cacher est un plaisir, ne pas être trouvé est une catastrophe »... À titre personnel, je préfère donc les résultats salvateurs de la théorie (pratique) de la « construction » freudienne au « constructivisme » deleuzien qui, sans le savoir (?), a tout simplement rendu hommage à Freud qui n'est autre que le père des « constellations familiales », expliquant et démontrant que « les névroses s'attirent et se complètent selon un *ensemble* filial organisé »...

## Chapitre VIII

### Intellectualisation

*Lilas avait été envoyée en cure psychanalytique par son médecin-traitant. Elle souffrait d'hyperphagie, c'est-à-dire d'une hyper alimentation. Ce trouble des conduites alimentaires impose au malade d'ingurgiter de la nourriture toutes les deux heures au maximum et, d'autre part, la quantité de nourriture avalée reste importante et ne s'apparente donc pas au grignotage. Cette jeune femme de 32 ans présentait un état dépressif, en parallèle, alors que rien dans sa vie ne pouvait expliquer ce certain dégoût de son existence. Mariée à un vétérinaire, le couple avait un petit garçon de 6 ans qui ne posait aucun problème. Bien qu'étant hôtesse de l'air, elle avait choisi de tenir le secrétariat du cabinet de son mari, ce qu'elle ne regrettait pas...*

*En botanique, le lilas est un arbrisseau. S'il en existe plusieurs espèces, le lilas français « *Syringa vulgaris* » semble le mieux connu. Ses fleurs sont particulièrement odorantes. Blanches, mauves, simples ou doubles, leur parfum délicat embaume les jardins mais, même s'il ne demande pas un entretien démoniaque, le lilas nécessite d'être mis en pleine terre. L'endroit requiert aussi un bon ensoleillement. Sa hauteur totale se situe entre six et sept mètres, le lilas devant toutefois être taillé chaque année pour qu'il garde une apparence majestueuse et généreuse dès le printemps.*

Lilas refusait d'établir un lien entre son état dépressif et ses réactions hyperphagiques. Effectivement, ses troubles moroses de l'humeur la conduisaient à ouvrir le réfrigérateur et autres placards de cuisine compulsivement. Curieux que son inconscient ne veuille en aucun cas accepter ce rapprochement évident...

Le syndrome d'hyperphagie incontrôlé se différencie de la boulimie pour deux raisons : l'hyperphagique ne se soucie pas de son poids et, par voie de conséquence, n'a pas recours aux vomissements pour ne pas prendre de kilos. D'ailleurs, Lilas – bien qu'ayant des formes « généreuses » (comme l'arbrisseau du même nom ?) – ne donnait pas à voir de signes avant-coureurs d'obésité. En revanche, l'analysante décrivait très bien elle-même que la nourriture « l'appelait » régulièrement et qu'elle avait une grande difficulté à s'arrêter de manger. Toutefois, elle savait que les boulimiques engloutissent rapidement tout et n'importe quoi, ce qu'elle ne faisait pas. Si, par exemple, une fringale la sollicitait, ce qu'elle mangeait était « choisi » et « équilibré ». En poursuivant ce type de récit, les descriptions allaient toujours dans le même sens : une première phase d'excitation, voire de jouissance, à se remémorer le dernier accès hyperphagique, plaisir névrotique qui se cristallisait dans le choix de ses termes et sur son visage, et une seconde phase où le sentiment de honte et de dégoût d'elle-même arrivait. Ces deux phases étaient en général accompagnées de la mise en place d'un processus dit d'*intellectualisation*.

L'intellectualisation est un processus retrouvé dans la cure psychanalytique chaque fois que l'analysant cherche à (se) convaincre des raisons subjectives de ses échecs, de ses conflits, de ses comportements négatifs, de ses émotions... Le patient a ainsi le sentiment de pouvoir les maîtriser, les contrôler. Cette recherche de pouvoir sur des agissements névrotiques n'a malheureusement pour résultat que de les aggraver... Si Freud n'a pas utilisé dans ses écrits le terme d'intellectualisation, sa fille Anna a décrit ce mécanisme de défense (notamment chez l'adolescent) comme quasiment normal. Cette psychanalyste considérait à ce sujet que « le moi essaie de maîtriser les pulsions en les rattachant à des idées avec lesquelles on peut consciemment jouer... », ajoutant qu'il s'agit de « l'un des pouvoirs acquis les plus généraux, les plus anciens et les plus nécessaires du moi humain... ». Bien des courants psychanalytiques ont rejeté cette théorisation. Ils ont certes été parfois un peu excessifs car l'intellectualisation présente pour l'équilibre psychologique au moins deux avantages : premièrement, l'intellectualisation permet de réfléchir à ses propres

comportements et, deuxièmement, de leur attribuer une raison d'être qui, une fois justifiés, – tout aussi maladroite que soit la justification – permet de ressentir une sorte d'apaisement et de libération momentanés. Ce qui n'est déjà pas si mal... Toutefois, dans la cure elle-même, il faut voir impérativement, dans l'utilisation par l'analysant de toute tentative d'intellectualisation, une résistance.

Lilas avait l'art d'expliquer que même si elle était ravie d'aider son mari dans sa tâche compliquée de vétérinaire, ce partenariat la vidait littéralement. Elle n'avait pas d'autre choix que de se diriger régulièrement dans la journée vers le réfrigérateur qu'elle avait fait installer dans ce qui servait de petite cuisine à côté de son bureau d'accueil. Elle développait, selon force détails, cette habileté à intellectualiser de la sorte par un monologue interminable. Épuisée par cette logorrhée, elle faisait en général une petite pause et enchaînait avec la phase de dégoût, précisant ensuite que manger à proximité des animaux l'écœurait mais qu'elle n'avait pas d'autre possibilité pour tenir le coup en terme d'énergie... Un des pièges de l'intellectualisation concerne sa particularité à argumenter non seulement de façon intelligente, intelligible (il s'agit de rallier l'analyste à sa « cause » !) mais la subtilité consiste à donner l'illusion d'avoir pesé le pour et le contre : pas de manichéisme avéré ici !

Un autre aspect redoutable de l'intellectualisation est la récupération d'un matériel langagier spécifique à la psychanalyse. Cette « adhésion », on s'en doute, ne poursuit qu'un seul but : séduire le psychanalyste pour le mettre dans sa poche ! C'est ainsi que Lilas a donné à constater qu'elle a eu une très grande joie (apparente) à exprimer qu'elle savait qu'elle pouvait renvoyer l'impression de *rationaliser* lorsqu'elle désirait comprendre ce qui se passait au niveau de son *surmoi*... À l'identique, au lieu de parler simplement de ses allées et venues vers le garde-manger, elle parlait de ses *compulsions de répétition*... Autre exemple, il aurait été plus logique en tant qu'analysante qu'elle évoque le propriétaire d'un chien avec qui elle avait eu un désaccord comme étant désagréable : eh bien non, elle avait saisi l'occasion pour évoquer une *recherche de conflits* chez ce monsieur auquel elle disait avoir rabattu son *narcissisme*...

L'escalade dans la cure peut se renforcer. L'intellectualisation connaît une forme encore plus résistante et difficile à liquider par le psychanalyste. Karl Abraham, médecin et psychanalyste allemand, contemporain de Freud, en parlait en ces termes dès 1919 : « Une forme particulière de résistance névrotique à la méthode psychanalytique ». Considérons qu'il est question ici d'« analysants modèles », caractéristique que Lilas mettait régulièrement en avant. Entendons par-là que ce type de patients s'applique à donner l'impression d'être en adéquation totale avec la méthode freudienne et sa « règle fondamentale » qu'ils acceptent sans sourciller, déguisant ainsi nombre de transferts négatifs que le psychanalyste devra bien entendu démasquer. Ces analysants donnent à objectiver de façon surprenante, dans l'ensemble du dénouement de leur analyse, une évolution étonnante en lien total avec l'avancée psychogénétique du travail. Jamais le moindre grain de sable ! Ils en arrivent même à livrer leur interprétation de la séance eux-mêmes, bloquant la possibilité d'intervenir du psychanalyste, celui-ci (ne soyons pas dupes) étant perçu comme un « mauvais objet intrusif et persécuteur »...

Lilas avait débuté sa consultation en m'expliquant que le fameux réfrigérateur du Cabinet était tombé en panne. Tout de suite, m'avait-elle dit, elle avait compris que son inconscient traduisait un *complexe* car, dans des WC, il n'y a jamais de réfrigérateur... Je m'étais bien gardée de l'interrompre et elle avait continué à associer en me disant que ce n'était pas si grave que ça, qu'on était en hiver, qu'il y avait des choses plus ennuyeuses dans la vie – ne serait-ce que les sans-abris – et puis, surtout, qu'elle prenait soin de remplir en permanence le *buffet*. Se scansionnant elle-même, elle avait établi un lien avec le célèbre peintre, Bernard étant le prénom de son père, peintre... en bâtiment. Précisons que, dans ce cas, il est évident que la séance n'est pas interrompue puisqu'il est hors de question que l'analysant occupe la place (transférentielle) du psychanalyste. Lilas avait de fait continué en évoquant que son père aurait voulu être artiste-peintre. Elle s'était brusquement arrêtée en chantonnant « J'aurais voulu être un artiste », ravie de re-caser un autre Bernard, célèbre encore, en la personne de Bernard *Tapie*. Elle persistait à vouloir diriger sa séance sur le mode

de l'intellectualisation et précisa ainsi qu'elle adorait les tapis, rajoutant un peu lourdement et d'une façon qui se voulait complice avec moi : « Pas la famille »... Je la scansionnai sur « Pas la famille » et menai l'interprétation en induisant que le métier de Psychanalyste ne lui aurait pas convenu, compte tenu de ce que venait de dire l'inconscient... Comme toujours, lorsque l'intellectualisation est à son apogée, j'obtins une résistance à l'interprétation que j'avais subodorée...

Même si le mécanisme d'intellectualisation ne doit pas éluder le fait que cette forme de résistance peut être aussi liée au temps nécessaire à l'assimilation de l'évolution dans la cure, il faut cependant une solide vigilance et se méfier de ce positionnement psychologique singulier qui utilise l'intellect pour cacher une problématique affective (à l'origine de tout trouble hyperphagique). D'autant qu'à l'inverse de la rationalisation, sa proche « cousine », l'intellectualisation use rarement d'agressivité sadique. Si l'on établit une comparaison entre rationalisation et intellectualisation, elle laisse émerger une différence fondamentale : dans la majeure partie des cas, la rationalisation utilise le recours à une explication où l'idéal est porté à son plus haut point, permettant ainsi de banaliser des comportements allant jusqu'au sadisme. Pour exemple, un analysant peut rationaliser de la sorte : « Si un jour mon enfant était tué par un fou, je le tuerais pour ne pas prendre le risque qu'il recommence plus tard avec une autre victime innocente ».

Lilas avait vu un reportage télévisé sur la Guerre d'Algérie. Elle en avait déduit que les actes barbares de certains Français, impliqués dans des atrocités qu'ils avaient commises vis-à-vis de la population musulmane, s'expliquaient parce que « les Arabes n'hésitent pas à égorger comme ils le font avec les moutons ». Poursuivant sa défense sur fond d'intellectualisation rationalisée, elle s'empressa de me dire qu'elle avait entendu le terme « mouton » qui renvoyait au métier de vétérinaire. Elle rajouta qu'elle détestait le couscous au mouton mais qu'elle adorait le couscous au poisson. Elle aimait bien faire cette *recette*...

En fait, Lilas encaissait les actes vétérinaires de son mari et avait donc buté jusque-là sur une confusion dommageable entre recette culinaire et recette pécuniaire. Le fait d'ingérer toutes les heures de la nourriture l'avait rassurée jusqu'ici inconsciemment, fantasmant qu'elle fabriquait des nécessités matérielles la mettant à l'abri du danger... C'est ainsi qu'elle put trouver l'énergie de me dire qu'enfant, l'argent manquait souvent au foyer et qu'elle avait honte – si quelqu'un passait voir ses parents à l'improviste – que le visiteur puisse constater que le dîner était « un café au lait »... Elle saisit combien « le café au lait » était une métaphore peu élégante pour parler d'un Arabe et réaliser – de fait – l'origine de son racisme... Otto Fenichel, médecin et psychanalyste autrichien, contemporain de Freud lui aussi, a donné une version de l'intellectualisation, résumant avec précision l'ambiguïté de cette grande difficulté à se rencontrer jusque dans l'espace de la cure analytique : « Le patient est toujours raisonnable et refuse de pactiser avec la logique particulière des émotions »... Il ajoute que ce type de patient « est sans cesse plongé dans un monde obscur d'émotions, sans pouvoir s'en libérer »... Fenichel invitait chaque psychanalyste à ne pas perdre de vue que tout analysant qui intellectualise poursuit un but démoniaque pour lui : éviter ses affects pour les neutraliser. Un déni qui nous conduit à nous rappeler la sagesse de Freud nous demandant d'accepter que « la liberté individuelle n'est nullement un produit culturel »...

## Chapitre IX

### Censure

*Myrtille souffrait d'un psoriasis résistant à tout traitement dermatologique. Cette maladie auto-immune de la peau lui rendait la vie impossible, avec des localisations qui, progressivement, avait envahi une grande partie de son corps. Ses coudes, ses mains et ses genoux étaient particulièrement touchés. Certes, cette femme de 50 ans avait connu des périodes importantes de rémission, avec disparition pratiquement totale des lésions, le psoriasis ayant été alors « blanchi » mais, depuis 3 ans, sa dermatose ne lui laissait pas de répit. Avec son mari, cuisinier, elle avait acheté un restaurant qui tournait bien. Leurs deux enfants y travaillaient : le fils en cuisine, la fille en salle. Une petite entreprise familiale saine aux dires de Myrtille...*

*Les myrtilles se présentent sous la forme de petites baies. De couleur bleu-violacé, elles sont appréciées pour leur goût subtil, à peine sucré. « Vaccinium myrtillus » appartient à la famille des airelles. Ce type de baie, riche en fibres et en antioxydants, est reconnu pour ses qualités hypocaloriques, rassasiantes et diurétiques. Sa richesse en vitamines reste une vertu non négligeable, sans oublier ses atouts antidiarrhéiques, antihéméralopiques, antihémorragiques, antiseptiques. On lui connaît aussi des caractéristiques efficaces sur les problèmes oculaires, dont la cataracte et ce, grâce à ses apports antioxydants...*

Myrtille donnait l'impression de censurer bien des pans de son enfance. Lors de l'entretien préliminaire, il n'avait d'ailleurs pas été possible d'aller très loin dans la constitution de l'anamnèse. Elle avait eu du mal à évoquer le fait que ses parents l'avaient « eue » très jeune : sa mère était âgée de 16 ans au moment de sa naissance et son père seulement d'un an de plus. Les grands-parents maternels et paternels avaient aidé de leur mieux mais du plus loin que s'en souvenait l'analysante, un sentiment de honte planait sur elle quand elle était petite fille. Elle se disait d'ailleurs « l'enfant du péché »... Malgré le peu de moyens financiers de ses géniteurs qui étaient ouvriers dans la même usine, elle estimait avoir été trop gâtée, assurant que ses parents se faisaient plaisir en lui offrant des jouets... Myrtille était fille unique et étouffait littéralement dans l'appartement HLM. La télévision était quasiment la seule distraction du couple dont l'enfant bénéficiait. Mauvaise élève, elle ne voulait qu'une chose : fuir le domicile familial au plus tôt, c'est-à-dire à 18 ans. Ce qu'elle fit, travaillant comme serveuse dans un bar de sa ville où elle rencontra son futur mari : même milieu social, même détresse psychologique. Toutefois, Myrtille signala qu'ils possédaient tous deux l'ambition de vouloir s'en sortir. Son mari devenu cuisinier, ils y parvinrent... Peu d'éléments donc pouvant laisser envisager l'origine psychologique du psoriasis. Malgré tout, cette sensation de censure se renforçait au fur et à mesure de la cure analytique de Myrtille.

Pour Sigmund Freud, la censure est un mécanisme de défense redoutable qui opère en chaque être humain. Il relie ce mécanisme au refoulement bien entendu mais en élargit son fonctionnement : « ...À tout passage d'un système au système suivant, plus élevé », dit-il, « donc à tout progrès vers un stade supérieur d'organisation psychique, correspond une nouvelle censure ». Pour le maître de la Psychanalyse, qui dit censure dit censeur... Qu'omettait donc de livrer sur le « divan » Myrtille ?

Myrtille venait de changer de dermatologue sur les conseils d'une amie... Elle était ravie de faire le compte rendu de sa consultation médicale : elle avait appliqué jusque-là des pommades à base de corticostéroïdes et, maintenant, le médecin avait prescrit une crème dérivée de la vitamine D3 dont elle avait oublié le nom. En revanche, elle se rappelait très bien qu'il n'était pas question de dépasser la dose prescrite en raison d'un risque de toxicité... La patiente enchaîna par les rayons *ultra-violets*, expression qui eut valeur de scansion. L'extrême prudence de l'interprétation s'imposait mais son abréaction se fit à la faveur du fait que Myrtille avait du mal à « toucher la main » pour dire bonjour ou au revoir... Elle s'était

donc forcée jusqu'ici à répondre à ce genre de civilités de ma part par une poignée de main ! Le transfert négatif était clair et, comme toujours dans ce cas-là, il se confirma et se renforça à la séance suivante.

Myrtille était allée sur Internet pour essayer d'en savoir un peu plus sur la crème qui l'avait pourtant séduite dès sa prescription. Ce genre de démarche cache non seulement un manque de confiance en soi mais, surtout, une propension majeure à ne jamais être satisfait, une fois l'euphorie passée. L'humeur retombe tel un soufflet. L'analysante avait découvert que ledit produit pouvait se révéler « extrêmement dangereux ». Aussi avait-elle téléphoné au dermatologue qui était absent ! Il fallait donc s'attendre au pire en terme de pulsion de mort durant cette séance. Myrtille libéra sur un ton très désagréable que, de toute façon, elle mourrait avec son psoriasis car ni la médecine, ni la psychanalyse n'arriveraient à la débarrasser de son fléau ! Le silence de ma part fut une invitation pour elle à continuer... sur le même ton véhément. D'ailleurs, elle avait décidé de consulter un guérisseur...

J'étais étonnée qu'un mois plus tard environ, Myrtille ne m'ait pas reparlé du guérisseur. Il fallut encore deux bons mois pour que la mémoire lui revienne ! Effectivement, elle avait bel et bien pris son rendez-vous chez cet homme mais elle avait eu un gros accrochage de voiture en se rendant à la consultation. Du coup avait-elle annulé le rendez-vous considérant que ce signe était suffisamment négatif pour qu'elle laisse tomber toute tentative de médecine parallèle ! Décidément, Myrtille avait peu de suite dans les idées... Quelque temps plus tard, elle me raconta qu'un laboratoire pharmaceutique avait choisi d'organiser dans leur restaurant une réunion professionnelle avec des médecins. Quelle ne fut pas sa surprise de voir le dermatologue qui lui avait prescrit « la pommade dangereuse »... Elle en profita pour lui reparler de son psoriasis (!) qui la faisait toujours souffrir, omettant juste de lui préciser qu'elle était revenue à la prescription antérieure d'un de ses confrères. La censure opérait donc tous azimuts ! Le médecin lui dit qu'il voulait la revoir à son cabinet pour envisager un autre « paiement » : ce lapsus de l'analysante, ayant valeur évidente de scansion, ne livrerait cependant son secret que plusieurs mois après...

Myrtille avait reçu en cadeau d'anniversaire, de la part des siens, un chaton puisqu'elle se plaignait souvent alentour d'avoir quelques souris indécrites dans la cuisine du restaurant. Elle hésitait encore avec le nom qu'elle désirait lui donner. La lettre de l'année, elle s'en fichait. Elle voulait seulement qu'en l'appelant, ce ne soit pas ridicule. Elle oscillait entre « Muffin » ou « Melba » mais finalement, comme il ne s'agissait pas d'une chatte, ce serait « Muffin ». En riant, elle ajouta qu'elle adorait le muffin aux myrtilles !

Le psoriasis n'allait pas mieux malgré le nouveau changement de traitement. Muffin, quant à lui grossissait et grandissait, et – selon l'analysante – faisait beaucoup de bêtises. Elle se demandait en plus si elle ne faisait pas une allergie aux poils de chat car depuis que son « locataire » était là, elle éternuait tout le temps. Les tests faits en dermatologie se révélèrent négatifs mais elle supportait de moins en moins ce chat. Petite fille, elle en avait eu un qu'elle aimait bien. Mais sans plus. Elle aurait préféré avoir un aquarium mais ses parents n'avaient pas les moyens. Pourquoi n'en a-t-elle pas eu depuis ? Son mari n'a jamais voulu parce que son père était marin et alcoolique...

La censure prenait de plus en plus des allures d'interdits. J'étais surprise que si le mari de Myrtille avait été autant marqué par l'alcoolisme paternel qu'il soit devenu propriétaire d'un restaurant où l'alcool peut couler à flots. Je le signalai à cette analysante qui me dit que, pour son époux, ce commerce était justement une façon de se mettre à l'épreuve de l'alcool et ainsi de se « vacciner »... Elle se souvint alors d'un mauvais souvenir : ses parents étaient contre les vaccins et à l'école, « ça faisait toujours des histoires ». Elle en avait honte. Il fallait systématiquement des certificats médicaux de complaisance. Une fois, elle avait eu droit à une leçon de morale à ce sujet, devant toute la classe, par son institutrice. Myrtille en gardait un rancœur importante, disant à juste titre qu'elle n'était pas responsable des tentatives de non-vaccination de ses parents. De fait, elle n'avait jamais infligé ce genre de problèmes à ses enfants qui, eux, bénéficiaient de toutes ces précautions. Myrtille partait aussi du principe que n'étant pas médecin, elle ne pouvait pas juger de la dangerosité de certains produits. Elle ajouta même qu'elle serait ravie et soulagée si les chercheurs trouvaient un vaccin pour

soigner et guérir le psoriasis. Elle pensait que s'ils étaient mieux payés, peut-être que leurs travaux aboutiraient plus vite. Elle aimerait aussi un vaccin contre le cancer, jurant que le vaccin de la grippe elle ne se le ferait jamais faire. Pourquoi ? Elle connaissait une vieille dame qui en était morte. Qui était cette vieille dame ? Une tante de sa mère, répondant au prénom de Violette...

Violette devenait un personnage tout à coup central. Non pas que cette histoire de grippe apportât des éléments analytiques essentiels mais on se souvient que Myrtille avait évoqué lors d'une précédente séance les rayons ultra-violets, sans oublier la couleur bleu-violacé des petites baies « éponymes ». Un viol perturbant dans l'héritage familial était peu probable car les termes, pour le coup, étaient trop explicites, ressemblant à une formation symptomatique qu'il valait mieux ignorer pour que l'inconscient ne déplace pas la racine du symptôme. Je demandai donc plutôt à Myrtille si elle avait bien connu Violette. Oui, mais celle-ci avait un fils unique qu'elle détestait. Il lui faisait peur car « il criait toujours après sa mère », veuve de guerre pensait-elle sans en être vraiment sûre. Il criait toujours après sa mère mais pour quelle raison ? Il ne travaillait pas et lui demandait beaucoup d'argent. Il en faisait quoi de cet argent ? Dans la famille, on disait qu'il dépensait tout aux courses de *cheveux*... Myrtille souffrait énormément – entre autres – de lésions de psoriasis au niveau du cuir chevelu. La scansion arrêta-là la séance et je sentais que la censure commençait tout de même à faiblir, comme la rencontre suivante devait le confirmer...

Myrtille fit un lien d'elle-même : elle avait entendu parler des excellents résultats du lait de jument sur le psoriasis. Aussi avait-elle commandé dans la « foulée » des capsules de ce type. Je choisis de la contre-transférer sur « foulée » qui amena l'inconscient à parler d'une foulure de cheville qu'elle s'était faite, enfant, chez Violette qui la gardait. Cette tante voulait l'emmener chez le médecin mais le manque d'argent ne permit pas la consultation. Le fils de Violette de dire alors : « Je vais la bander ». Myrtille n'avait jamais oublié cette phrase mais elle ne comprit rien à la scène violente qui suivit entre la mère et le fils. Cependant, elle se remémora qu'elle se mit à avoir des démangeaisons sur tout le corps et que pour les calmer, sa tante l'avait frictionnée avec de l'eau de Cologne. La suite s'imposa tout naturellement : cette odeur d'eau de Cologne l'avait un peu écœurée mais elle n'en avait rien laissé paraître. En revanche, elle se souvint que sur l'étiquette était représentée une violette, l'étiquette portant la mention « Eau de Cologne violette ». Partant de là, l'enfant avait fantasmé que Violette fabriquait de l'eau de Cologne, jusqu'au jour où elle apprit qu'elle travaillait dans une usine de « peaux ». Fin de séance qui ne suffisait pourtant pas à indiquer que la censure allait céder incessamment... S'il faut avoir la sagesse d'accepter ce genre de résistance, les choses sont plus inconfortables lorsque le patient donne l'impression que son état s'aggrave, en l'occurrence, chez Myrtille, son psoriasis...

Son moral était à zéro, ça se voyait. Elle me le dit à sa façon : « J'ai le moral dans mes chaussettes »... Je laissai passer... Myrtille se rappela à ce moment que Violette tricotait des chaussettes à « quatre aiguilles »...

Analytiquement, Violette apparaissait donc maintenant comme « faiseuse d'ange », indépendamment de son emploi de salariée... La patiente comprit rapidement que sa mère avait dû être conduite chez Violette pour un avortement clandestin qui n'avait donc pas fonctionné puisqu'elle était là, en chair et en os. Elle l'exprima ainsi, de façon touchante, en ironisant un peu : « Ça aurait été dommage que je ne vienne pas au monde. D'accord, il paraît que j'étais toute *chiffonnée* à la naissance »... Or, ce qui faisait le plus souffrir Myrtille dans son problème de peau, c'était un « psoriasis inversé » appelé aussi « psoriasis plis », qui atteint non seulement les grands plis inter-fessiers, inguinaux, sous-mammaires mais aussi les petits plis comme les petits plis ombilicaux... Le principe de la raison psychologique du symptôme de Myrtille peut maintenant ainsi tout à fait se résumer par l'affirmation de Jacques Lacan qui a décrit l'inconscient comme étant « le chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est le *chapitre censuré* », a-t-il conclu.



## Chapitre X

### Sadisme

*Narcisse, âgé de 55 ans, m'avait consultée pour répondre à la demande de sa compagne que j'avais suivie en psychanalyse une dizaine d'années auparavant. Lors de l'entretien préliminaire, je n'avais pas senti un désir très fort chez cet homme de démarrer une cure. Lui ayant fait part de cette impression, il me dit qu'il considérait qu'il n'avait pas le choix puisqu'un diagnostic de sclérose en plaques l'avait littéralement « assommé »...*

*Le narcissisme, fleur à bulbe de couleur jaune, se remarque à plus d'un endroit. Bien entretenue, elle a une jolie tendance à se répandre sur le sol, donnant l'apparence d'un merveilleux tapis. « Narcissus » appartient à la famille des « Amaryllidacées ». Si le narcissisme apprécie le soleil, un peu d'ombre ne lui déplaît pas. Pas très haut de nature (environ 10 centimètres), il peut toutefois atteindre assez facilement une trentaine de centimètres, voire une quarantaine. Son spectacle généreux s'offre au regard de février à mai...*

Narcisse, dès la première consultation, me demanda si je croyais en l'astrologie. Ne répondant pas pour des raisons professionnelles évidentes, il n'en prit pas « ombrage » et mit beaucoup d'insistance à me dire qu'il appartenait au signe des Gémeaux et qu'il « retombait toujours sur ses pieds ». Bien qu'il m'ait signalé, à notre rencontre précédente, que les signes « avant-coureurs » de sa maladie avaient été une gêne à la marche, je n'intervins pas. C'est ainsi qu'il me précisa qu'il était sûr qu'il ne finirait pas sa vie en fauteuil roulant...

La sclérose en plaques (ou SeP ou encore SP) touche le système nerveux central. Cette maladie auto-immune est due, entre autres, à une démyélinisation des fibres nerveuses de ce système nerveux central, dont celles du cerveau, du nerf optique et de la moelle épinière. Du fait de ces caractéristiques précises, le malade – bien entendu – connaît en général une fatigabilité anormale à la marche et une excitabilité pathologique des membres inférieurs. Dans un tiers des cas environ, apparaît une névrite optique rétro-« bulbaire », entraînant une baisse notoire de l'acuité visuelle avec douleurs orbitaires et une dyschromatopsie (anomalie de la perception des couleurs). Toutefois, ce qui perturbait le plus Narcisse c'était ses troubles de l'humeur. En essayant d'avancer davantage avec lui sur cette voie, il me signala que du plus loin qu'il se souvenait, il avait toujours été « irritable, épidermique et cassant ». Par contre, depuis la découverte de sa sclérose en plaques, son agressivité avait singulièrement augmenté. Lui précisant qu'un phénomène d'anxiété pouvait majorer ce type de terrain psychologique, il refusa catégoriquement ma suggestion. Il rajouta même – sans lien très évident – que beaucoup d'individus font preuve de mauvaise humeur au quotidien et que, pourtant, ils ne souffrent pas tous d'une sclérose en plaques ! Les choses ainsi posées laissaient déjà envisager que les entretiens ne seraient pas aisés... Quoi qu'il en soit, il me faudrait bien trouver – un jour ou l'autre – les raisons refoulées des mécanismes de défense de cet analysant qui donnait l'illusion de ne surtout pas vouloir être « accueilli »...

Les séances s'enchaînaient et l'agressivité non seulement ne chutait pas mais s'aggravait. En outre, Narcisse manifestait une oralité de plus en plus sadique.

Le sadisme est, selon la théorie freudienne, une perversion sexuelle : le bourreau a recours à l'humiliation assénée à un sujet qui devient de fait sa proie. S'ajoute, à cette perversion, la jouissance que retire tout sadique de la souffrance de sa victime.

Narcisse, antiquaire de métier, se délectait en évoquant comment il « roulait » ses clients en falsifiant l'origine d'un meuble, la période réelle à laquelle il appartenait et, surtout, ce qui lui plaisait beaucoup consistait à leur faire croire que certaines de ces pièces de mobilier qu'il vendait n'avaient quasiment pas été changées ou restaurées. Quant aux tarifs, mieux valait les passer sous silence, ne reposant sur aucune honnêteté, étant donc prohibitifs.

Selon lui, les Américains notamment ne comprenaient rien au marché de l'antiquité et il leur « refila » ce qu'il voulait... Ainsi me raconta-t-il une histoire de table de jeux qu'un couple de New-Yorkais avait fait mettre de côté, lui précisant bien qu'il viendrait la prendre quelques jours plus tard avec un véhicule adapté. Narcisse n'avait pas voulu encaisser le moindre argent pour la réservation car il avait un plan...

Cette superbe table de jeux (XIX<sup>ème</sup> selon ses dires qu'il vendait pour du XVIII<sup>ème</sup> !) attirait beaucoup les chalands. « Un gros Belge », me précisa-t-il, s'avança devant l'objet, le scruta, l'examina et tomba en admiration. Il demanda tout naturellement le prix de la table et l'analysant – sans se départir de son rictus – me confia qu'il avait « doublé la mise ». C'est-à-dire qu'ayant juste omis de dire à ce client que la table était réservée et finalement déjà vendue, il en obtint deux fois le prix de vente demandé au couple d'Américains ! Narcisse riait à gorge déployée en repassant cette scène et faillit même s'étouffer... D'un ton très distant, j'en profitai – sans lui laisser reprendre complètement ses esprits – pour lui demander comment s'était passé le moment où les New-yorkais étaient venus chercher la table. N'ayant versé aucun acompte, il leur avait carrément expliqué qu'il n'avait pas voulu prendre le risque de rester avec la table de jeux sur les bras ! Comment avaient réagi les Américains ? Ils étaient furieux et partis en maugréant. Narcisse avait-il culpabilisé *a posteriori* ? Pas le moins du monde ! Après tout, ajouta-t-il, le couple n'avait qu'à embarquer le meuble le jour même... Et sa réputation ? L'antiquaire s'en moquait car les étrangers sont eux-mêmes peu *fidèles* ! La séance fut donc interrompue sur « fidèles » avec un lien établi quant à la religion. Son abréaction porta sur le fait qu'il détestait le mobilier à connotation religieuse ayant été élevé par des parents « bigots ». Il ajouta que chaque fois qu'il prononçait le terme de « bigot », il pensait à Gobi et au désert... Nous décidâmes de commencer l'entretien suivant en partant du fameux désert...

Narcisse avait pris la peine d'aller vérifier où se situait le désert de Gobi. Juxtant et englobant une partie de la Mongolie, cette vérification lui avait fait penser qu'il avait oublié de me signaler que deux ans après lui, sa mère avait mis au monde un bébé trisomique qui devait décéder à quelques mois. Le sujet était tabou mais il avait toujours senti que ses parents avaient gardé une honte et une culpabilité de cet épisode douloureux de leur vie.

Il est intéressant de noter que Sigmund Freud, dans sa correspondance avec Wilhelm Fliess, lui fit part d'une dette psychologique dont il attribuait la racine à la mort d'un petit frère, qui vint au monde très peu de temps après lui et qui décéda avant la fin de son premier anniversaire. En règle générale, à ce sentiment de culpabilité se surajoute un sentiment de honte qui pousse l'individu concerné à développer des tendances masochiques. Toutefois, ce mécanisme de défense a pour corollaire inversé et binôme le sadisme. Cependant, du sadisme avéré de Narcisse à sa sclérose en plaques, un désert – effectivement – masquait le lien à établir.

L'analysant se mit soudain à parler de son défunt frère en insistant particulièrement sur son prénom : Niels. Il n'avait jamais demandé à ses parents pourquoi ils avaient baptisé leur enfant d'un prénom peu courant parce qu'il redoutait de leur faire de la peine en évoquant ce frère prématurément disparu. En revanche, il savait – pour s'être renseigné – qu'il s'agissait de la forme scandinave de Nicolas et que la fête était le 6 décembre, jour de son anniversaire à lui... Ne croyant ni au hasard ni aux coïncidences, Narcisse avait poursuivi ses recherches : une suédoise – Selma Lagerlöf – avait rédigé un livre pour enfants publié en 1907 et intitulé « Le merveilleux voyage de Nils Holgersson ». Étonnée d'autant de précisions, il ajouta qu'avec beaucoup de difficulté mais grâce à un ami antiquaire spécialisé dans les ouvrages littéraires anciens, il put se procurer un exemplaire de ce livre en anglais. Son thème ? Les aventures d'un petit garçon qui se déplaçait en volant sur le dos d'une oie sauvage... Il se disait content d'avoir réussi à traduire à peu près correctement cet ouvrage. Il continua à associer en racontant qu'il vivait une passion pour les vieux jeux de *l'oie*... La scansion sur *l'oie-Loi* commençait à introduire un peu d'ordre dans la cure analytique de cet homme qui fanfaronnait déjà beaucoup moins qu'au début de sa prise en charge...

Narcisse se sentait mieux psychologiquement et physiquement. Il avait décidé de considérer que sa sclérose en plaques pouvait devenir miroir de son existence. Un grand pas était franchi mais encore fallait-il que son inconscient acceptât cette sagesse.

Voulant absolument défaire les mauvais liens tissés par son psychisme, Narcisse avait lu un livre célèbre de Freud : « Psychopathologie de la vie quotidienne ». Ainsi avait-il saisi que le symptôme « parle ». Prenant un exemple « sauvage », il énonça que lorsque la « grippe » sévit, il fallait considérer qu'il y avait quelque chose de « grippé » dans l'inconscient. Je fis bien entendu silence. Le patient se leva alors et se mit à marcher de long en large dans le bureau... Il semblait perdu dans ses pensées mais associait à haute voix : il aurait aimé soit être médecin, soit professeur de français mais trop paresseux, il avait arrêté ses études en classe de troisième. Il considérait que ça n'avait eu d'ailleurs aucune importance dans la mesure où il avait toujours très bien *gagné sa vie*... Narcisse livrait donc depuis son plus jeune âge un véritable combat pour vivre et ce, bien entendu, depuis le décès de Niels. Vivre n'était ni naturel et encore moins un dû pour lui. Il abrégait en spécifiant qu'il s'était souvent battu physiquement avec des copains et même des clients ! Il se remémora qu'en poursuivant un petit camarade de classe – du prénom de Nicolas (!) –, celui-ci tomba violemment sur la chaussée, se fractura la clavicule et qu'il fallut lui mettre une *plaque*... Narcisse fondit en larmes et comprit ici le déroulement assez violent de l'ensemble de son existence. Il établit des liens justes entre deux sanglots et comprit combien il avait « sclérosé » ses possibilités par sadisme, intriqué à une culpabilité, retourné *in fine* contre lui... C'est ainsi que pour Melanie Klein « l'amertume qui s'exprime soit contre les gens soit contre le destin (et cette amertume est souvent ressentie à l'égard des deux) s'établit d'une façon fondamentale dans l'enfance et la vie ultérieure peut la renforcer ou l'intensifier »...

## Chapitre XI

### Maternage

**Olivier, 40 ans, célibataire sans enfant, graphiste, souffrait d'une obésité. Le regard de l'autre, il disait l'avoir réglé. En revanche, la médecine ne le rassurait pas quant à sa santé. Encore moins son père – médecin généraliste – dont il sentait qu'il ne le supportait pas : « J'ai toujours été un fardeau pour lui », confiait-il, fataliste. Olivier était un enfant adopté, ce qui – il l'avait su à l'adolescence – n'était que le désir de sa mère adoptive. Elle avait imaginé que l'adoption l'aiderait à oublier sa stérilité psychogène. Mais Olivier était vite devenu une sorte de rival aux yeux du mari. Du moins, c'est ainsi qu'il ressentait la situation...**

*L'olivier, encore appelé « olivier commun », ou « olivier d'Europe », appartient à la famille des oléacées. Cet arbre aime le climat méditerranéen. Il est apprécié avant tout pour l'olive, son fruit, qui produit une huile excellente. Son tronc se reconnaît facilement : tortueux, ses nœuds lui donnent l'impression de mener des combats permanents. Son bois dur et résistant lui permet de vivre plusieurs siècles, à condition toutefois d'évoluer dans des zones géographiques peu agressées par les éléments comme le vent. Dans ce cas-là, il n'atteint jamais sa hauteur maximale d'une vingtaine de mètres. Au contraire même, disons qu'il se met carrément en boule pour se défendre des intempéries ! Il devient, de fait, quasiment infranchissable, notamment pour les animaux de pâture, ressemblant alors à un hérisson !*

À chaque séance psychanalytique, Olivier exprimait ou donnait à comprendre qu'il avait un grand besoin d'affection. Il avait assez vite réalisé que sa mère s'était « béquillée » sur lui dès qu'il était entré au domicile de ce couple aisé. Elle l'avait baptisé « mon petit prince », ce qui le mettait « hors de lui intérieurement » car pas question, pour un enfant adopté, d'émettre le moindre mécontentement. Sa chambre, il la détestait du sol au plafond. Tout petit déjà, il dormait très mal et la veilleuse animait les dessins sur les murs. Le papier peint lui faisait horreur avec ses animaux ridicules gambadant dans une campagne d'une partie du globe improbable. Les scènes se reproduisaient systématiquement selon un ordre immuable. Quant à la frise du haut, ses entrelacements verts donnaient l'illusion d'une tresse qui s'arrêtait à chaque angle du plafond par un *nœud*. Au sol, de la moquette qu'il ne fallait pas salir. De couleur bleu ciel, elle ne devait être piétinée par aucune paire de chaussures. Ordre donc était donné de se déchausser ! Même les petits camarades y avaient droit, laissant de temps en temps une odeur désagréable, aux dires de sa mère, mais peu gênante pour lui ! De toute façon, cette femme préférerait aérer plutôt que la moquette soit victime de la semelle de souliers... Cette mère adoptive, il l'avait décidément en détestation au fond de lui. Il ne manquait pourtant rien dans « sa » chambre. Le lit en rotin à croisillons allait de concert avec le coffre à jouets et le petit fauteuil, et le semainier dans lequel se trouvait, soigneusement rangée, une partie de sa garde-« robes » : sous-vêtements et pulls. Une armoire blanche, pas très haute, contenait les pantalons et autres manteaux et comme la mère ne donnait rien, il gardait la mémoire d'habits « comprimés ». Il en profita pour me signaler que vers l'âge de 10 ans, il se plaignait de maux de tête violents et récurrents. Le père, « en sauveur », prit les choses en main et l'enfant se retrouva dans les services hospitaliers les plus pointus de l'époque. Aucun examen ne décela le moindre problème. En revanche, il se rappelait précisément du Professeur en médecine qui conseilla finalement d'emmener le petit adopté chez un psychologue. Cet épisode de son existence, il l'avait toujours gardé jalousement en lui. Il avait le droit d'appeler la professionnelle par son prénom : Marie-Claude. Il se sentait attiré par cette jolie blonde, jeune et souriante, habillée décontractée. Oui, il en était amoureux ! Il aimait qu'elle ne le considérât pas comme un bébé. Ils discutaient beaucoup ensemble. De quoi au juste ? Il ne savait plus mais il attendait ces rendez-vous avec une grande impatience. Olivier se souvenait très bien que « ça lui mettait du soleil dans la tête ». *Malheureusement*, les migraines disparurent et Marie-Claude avec...

D'un point de vue analytique, on peut considérer que cette psychologue a certainement utilisé la technique dite du *maternage* pour qu'Olivier règle son problème de maux de tête, indépendamment du transfert amoureux œdipien qu'il décrivit presque trop explicitement, devenu adulte. Dans le « Vocabulaire de la Psychanalyse » édité chez P.U.F, Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis proposent un résumé extrêmement précis et parlant de ce qu'est le maternage dans le binôme thérapeute-patient :

« 1°) – Il ne s'agit pas de refabriquer une relation nourrisson-mère dans toute sa réalité ;

2°) – le maternage exige du thérapeute, comme y insistent tous les auteurs, plus qu'une attitude maternelle, mais un véritable engagement affectif : *La relation de maternage naît de la rencontre d'un patient profondément et vitalement avide d'être passionnément comblé, et d'un thérapeute à la fois apte à le comprendre et désireux d'aller à lui comme une mère à un nourrisson abandonné (Racamier. Psychothérapie psychanalytique des psychoses, in : la Psychanalyse d'aujourd'hui, P.U.F., Paris, 1956) ».*

Si, à l'origine, la technique de maternage était utilisée dans des cas de psychoses, et notamment chez les schizophrènes, elle s'est élargie progressivement à un processus réparateur lorsque l'analysant – même s'il est question d'un état névrotique – a souffert (et souffre encore) de frustrations au démarrage de sa vie, ressenties pathologiques au regard de ses comportements manifestes. Notons quelques exemples dans la cure qui nécessitent ainsi le recours à la réhabilitation de la mère, en particulier dans les dix-huit premiers mois de l'existence : mère dépressive, mère hospitalisée, mère débordée par un (autre) enfant déficient, mère dépassée par une famille importante comptant plusieurs enfants en bas-âge... Ceci dit, l'inconscient peut imaginer aussi, ou ressentir, une mère « absente » tandis qu'il n'y a pas eu de véritable manque objectivable. On entre ici dans les dérapages du fantasme, liés à la fois aux structures intra-psychiques et à l'immaturité psychologique du sujet. En ce qui concerne Olivier, dans la réalité il avait bel et bien été frustré de sa génitrice puisqu'elle l'avait abandonné à la naissance...

Olivier revenait souvent sur la description de sa chambre d'enfant et même s'il n'avait pas le droit de jouer dans les pièces à vivre de la maison, ses commentaires très négatifs de cette pièce commençaient à indiquer que quelque chose d'important le gênait dans cet espace.

Cet analysant m'avait parlé à plusieurs reprises de ses jouets en peluche qui étaient *énormes*. Sur une de ses séances, la scansion avait bien entendu porté sur ce terme qui renvoyait à son obésité mais il continuait à compulsurer assez régulièrement sur ces peluches particulièrement imposantes. Il se souvenait d'un ours blanc dont il avait décrété, petit, qu'il le protégeait potentiellement de toute agression et, notamment, de son père. Cet ours se voulait plutôt être une maman car elle avait à ses côtés son petit ourson. Cette précision me laissa dubitative car les liens apparaissaient paradoxaux : né à Arles, quelle raison inconsciente pouvait pousser Olivier à se croire protégé par un ours polaire. Certes, son psychisme avait sûrement établi un couple d'opposés dans la mesure où la « mauvaise mère », celle qui l'avait abandonné, avait accouché dans le sud de la France mais cette analyse comprenait un aspect superficiel qui ne me convenait pas. En revanche, me semblait beaucoup plus pertinent le fait que l'ours blanc, originaire des régions arctiques, soit abrité et protégé du froid polaire par une énorme couche de graisse, ainsi qu'une superbe fourrure... De là à imaginer que sa génitrice était très grosse et riche, il n'y avait qu'un pas que je m'interdis bien entendu de franchir... Toutefois, je demandai à Olivier si, à 40 ans, il accordait toujours autant d'importance aux ours blancs. Il me répondit que ces « mammifères carnivores » le passionnaient d'une part par leur beauté, d'autre part avec leur capacité à résister à des températures extrêmement basses. Il précisa que ce sont d'excellents nageurs (lui aussi), qu'ils ont un mode d'alimentation adapté à leur milieu, c'est-à-dire que ce sont de gros consommateurs de poissons (comme lui), stockant ainsi dans leur foie d'importantes quantités de vitamines A. Olivier se décrivait également fasciné par le fait que, pendant sa gestation, la femelle ourse pouvait jeûner huit mois avant de mettre bas ses « bébés ». Après leur naissance, poursuivit-il, elle se réalimente grassement, de préférence de phoque. Il rajouta que la maman ours blanc nourrit ses petits d'un lait maternel abondant et riche durant plusieurs semaines. Il compléta son monologue à l'aide d'énormément de détails et dit avec beaucoup d'insistance que la femelle s'occupe très longtemps de ses « enfants » : elle les éduque, leur

apprend même à chasser et à choisir une tanière ! Olivier énonça alors que *ce n'est qu'à l'âge de 3 ans environ que la famille ours se sépare définitivement. Les petits ont pris ainsi beaucoup et suffisamment de poids de par le lait de la maman ours*, conclut-il en se mettant à pleurer...

Quel déchirement et quel soulagement à la fois pour Olivier que d'avoir pu identifier les raisons psychologiques de son obésité. Il réhabilita par la même occasion sa mère adoptive qui avait décoré sa chambre d'une ourse et de son ourson qui, bien longtemps après, devinrent un miroir de son principe de guérison à venir. Il réhabilita aussi son père adoptif en indiquant que c'était « un homme solitaire comme les ours blancs qu'il *aimait tant* »...

Joan Rivière décrit très bien, dans une conférence de 1936, « La vie émotionnelle de l'homme et de la femme civilisée », les mécanismes de défense (à ne pas confondre avec les mécanismes de protection) à l'œuvre dans le type de lente destruction comme celle d'Olivier : « Tous les sentiments primitivement éprouvés pour des personnes peuvent être transposés et déplacés sur des choses » (la famille ours blanc). Elle ajoute que « la projection est notre première mesure de sécurité, notre garantie la plus fondamentale (dont tant d'autres découlent) contre la douleur, la peur d'être attaqué ou l'impuissance ». Joan Rivière insiste encore sur le fait que « se *détourner* dans une certaine mesure d'une chose désirée afin de la trouver plus facilement ailleurs est en fait un autre mécanisme fondamental de notre évolution psychologique ». Elle assure que « du point de vue psychique, aucun de nous n'aurait jamais grandi si nous n'avions pas éprouvé un certain mécontentement à l'égard du lait de notre mère, de ses mamelons ou de nos biberons ». Dans son énoncé sur ce qui est intitulé « Le rejet », elle spécifie qu'« en nous détournant de nos buts et aussi en les subdivisant et en les répartissant ailleurs, les besoins issus de la faim et du plaisir sexuel se détachent de la mère »... (Sachez qu'il est possible de trouver l'intégralité du texte de Joan Rivière dans le livre publié à la Petite Bibliothèque Payot « L'amour et la haine » de Melanie Klein. En fait, ce livre est un recueil de la conférence de Joan Rivière portant sur « La haine, le désir de possession et l'agressivité » et celui de Melanie Klein traitant de « L'amour, la culpabilité et le besoin de réparation »).

## Chapitre XII

### Ça

**Prune, 36 ans, déléguée médicale, avait eu un diagnostic de stéréotypie posé par un médecin psychiatre. Aux dires de cette patiente, à raison de deux séances par semaine, les choses n’avançaient pas suffisamment vite et c’est sa sœur Macha, psychologue clinicienne, qui lui avait conseillé de consulter un psychanalyste...**

*La prune est issue du prunier. Ce fruit comestible comporte un noyau. Sa chair, très sucrée et particulièrement juteuse, est recouverte d’une peau fine mais résistante, déclinant des tons de vert, jaune et même violet. Insuffisamment mûre, la prune est un excellent laxatif ! Toutefois, elle reste appréciée pour des raisons gustatives, soit crue ou en gâteau, confiture, en accompagnement de viandes mais encore pour son eau-de-vie. Elle est également connue pour ses précieux apports en vitamine A, C et K.*

Prune acceptait très bien le diagnostic médical de stéréotypie. Cependant, elle considérait que ses troubles n’avaient rien à voir avec les symptômes communément décrits quant à cette problématique, même s’ils duraient depuis maintenant une dizaine d’années...

La stéréotypie se caractérise, en général, par un processus de répétitions qui peuvent être verbales, gestuelles, comportementales. Mais surtout, il existe un décalage entre l’attitude stéréotypique et la situation du moment. Verbalement, le propos – dénué d’intonations différentielles – revient inlassablement. En ce qui concerne la gestuelle, les balancements de la tête et de la colonne vertébrale surgissent sans aucune raison apparente, souvent lors d’une conversation à laquelle plusieurs personnes participent ; sont fréquents aussi les frottements des genoux, un petit claquement de la langue ou un suçotement des lèvres ; la nuit surtout, les grincements de dents sont incessants. Et puis, et c’est ce qui concernait essentiellement Prune, la position dite en échassier, c’est-à-dire la particularité de se tenir sur une seule jambe, l’autre étant rejetée en arrière, forme un angle droit à la jonction du genou et du mollet. Prune décrivait d’ailleurs très bien cette posture récurrente qui n’intervenait que dans sa baignoire : campée sur son pied droit, elle envoyait en arrière sa jambe gauche qui trouvait appui sur le rebord de la baignoire. Elle avait observé le fait que le réflexe se mettait en place lorsqu’elle pensait à son amant, marié, qui lui avait précisé – à plusieurs reprises – qu’il ne divorcerait jamais... Il est bien évident que Prune avait très vite réalisé qu’elle « faisait le pied de grue », mais sans que la stéréotypie ne daigne pour autant lâcher du terrain...

Une chose m’intriguait, c’était le lieu de la répétition : une baignoire... Au fil des séances, aucun lien évident ne permettait d’entrevoir la moindre explication. Prune était pourtant une analysante authentique qui ne cherchait pas à dissimuler le moindre élément gênant. Au contraire même, elle s’appliquait à restituer dans le moindre détail tout ce qui pourrait contribuer à la débarrasser de sa compulsion. Car Prune avait compris depuis longtemps que la stéréotypie masquait une racine certainement beaucoup plus embêtante que ses manifestations ne pouvaient le laisser supposer. Elle signalait de nombreux conflits et autres disputes avec son amant qu’elle avait surnommé depuis quelques semaines « Pachyderme ». Avant que je n’intervienne, elle s’était empressée de lancer qu’elle savait que j’allais établir immédiatement un rapprochement avec sa stéréotypie dans la mesure où que ce soit en séance ou mentalement en pensant à Jean-Claude, elle prononçait en lieu et place du prénom réel, et de façon compulsive, le terme « Pachyderme »... Étonnamment, elle n’avait pas pris la peine d’aller vérifier ce que signifiait fondamentalement ce mot, ce qui n’était pas d’elle... Plutôt interrogative dans son propos, il n’était pas question que je lui fournisse la moindre tentative de définition... D’autant plus que l’inconscient n’a aucunement besoin d’explication, comme l’enchaînement langagier de Prune allait en attester sur cette séance : elle était furieuse car son ami devait l’emmener dîner chez « Hippopotamus » et il avait décliné l’invitation au dernier moment, prétextant que « sa chatte allait mettre bas »...

La scansion s'imposait d'elle-même pour l'heure, indépendamment de la grue qui n'a rien à voir – bien entendu – avec les pachydermes, ces animaux mammifères décrits par Georges Cuvier (le célèbre anatomiste du XIX<sup>ème</sup> siècle) comme ayant « la peau très épaisse et les pieds terminés par des sabots », pas plus qu'avec les félins. D'autre part, Jean-Claude avait toujours été présenté par Prune comme étant grand, mince et intelligent. Rien à voir donc avec le sens figuré qui signifie péjorativement que le « pachyderme humain » est lourd et maladroit ! Quant à la grue, elle aussi – toujours au sens figuré –, elle peut se voir affublée du qualificatif de sotte... Quoi qu'il en soit, ni l'anamnèse ni les récits de Prune ne donnaient de quoi alimenter une idiotie (au sens médical du terme) masquée par la filiation...

Prune ne parlait que très rarement de sa plus jeune sœur Alexandra. Elles avaient dix ans de différence et « peu d'atomes crochus » selon l'analysante. Pour autant, le personnage d'Alexandra allait prendre tout son sens à la suite d'un voyage au Maroc que celle-ci venait de faire. La jeune femme, décrite comme volubile et très communicative, s'était liée d'amitié avec la propriétaire du riad où elle était logée dans la belle ville de Marrakech. Cette propriétaire avait en fait très bien connu le père de Prune et d'Alexandra lorsqu'il était militaire sur la base de « la ville rouge ». Elle sortit une revue, « Salaam », ancienne, qui n'existe plus aujourd'hui et qui était rédigée par des « Anciens » du Maroc. La dame feuilleta quelques pages et fit voir, effectivement, une photo prise sur la base militaire de Marrakech sur laquelle Michel prenait la « pose »...

Ce genre de séance, anodine en apparence, provoque toujours chez tout analyste la même émotion. Je tenais *a priori* la (triste) raison de la stéréotypie de Prune...

« Le tic de Salaam » fait partie des stéréotypies en tant que balancement spécifique de la tête et du tronc, ce qui arrivait peu souvent chez Prune mais qui me l'avait toutefois signalé... C'est ainsi qu'Alexandra s'imposait analytiquement maintenant comme étant (sûrement) la maîtresse de Jean-Claude, ce qui ne pouvait assurément être livré à Prune qui devait expulser d'elle-même ce qu'elle savait intérieurement. Il est à noter malgré tout que les inconscients communiquant, le transfert mis en place entre l'analysant et l'analyste opère progressivement de façon libératoire...

Alexandra n'était plus « revenue » dans les propos de Prune mais, en revanche, elle se disputait quasiment tous les jours avec son amant, soit au téléphone, soit de visu, car elle le trouvait de plus en plus indisponible. Malheureusement, bien que célibataire, elle n'avait pas l'énergie de s'inscrire sur un site de rencontres. Elle jugeait son quotidien insipide et sans saveur. Cependant, un peu poussée par sa sœur Macha qui l'aiderait, elle allait tout de même organiser une grande fête pour son anniversaire. Alexandra serait absente pour des raisons professionnelles évasives et Jean-Claude avait décidé de repeindre toute sa maison : il savait déjà qu'il serait épuisé le soir et qu'il n'aurait pas la force de venir... De toute façon, Prune était habituée à être sans lui dans ce genre de festivités... mariage oblige ! Elle avait juste espéré que « Pachyderme » lui envoie au moins un bouquet de fleurs qui aurait symbolisé sa présence... Mais là encore, il s'agissait d'un vœu pieux...

Prune s'était tout de même bien amusée. La nuit avait été courte mais quelques heures plus tard Macha avait tenu promesse, revenant l'aider à tout ranger et nettoyer. Tandis qu'elles vaquaient à ces occupations, elles reparlèrent de la photo de leur père dans « Salaam », reconnaissant qu'Alexandra avait l'art – insista bien Prune dans sa séance – de *dénicher des choses pas possibles*... Il était aisé d'entendre que l'inconscient de l'analysante commençait à trouver la maturité d'*expulser* la trahison dont elle était victime dans ce mauvais scénario œdipien. Je laissai donc passer cette possibilité de scansion, préférant attendre (c'est toujours un petit risque il est vrai) une proposition discursive plus explicite. Prune continuait à associer faisant maintenant, paradoxalement, l'éloge de sa petite sœur. Alexandra, très jolie, avait beaucoup de succès auprès des hommes mais elle ne voulait pas se fixer et se figer dans un couple. D'ailleurs, elle ne désirait pas devenir mère. Elle papillonnait et il y avait bien longtemps qu'elle n'avait plus présenté de Chevalier servant à la famille. Ceci dit, Prune n'aimait pas sa voix, trouvant qu'elle *glapissait* quand elle parlait ! Cette fois-ci, impossible de ne pas scansionner. Mais l'abréaction ne me convint pas tout à fait. L'analysante insistait sur le fait que sa sœur aurait déjà pu se marier et qu'elle considérait



qu'Alexandra ne le faisait certainement pas, inconsciemment, parce qu'elle la sentait malheureuse de savoir que Jean-Claude ne divorcerait jamais pour « elle » (ambivalence quand tu nous tiens...). Dans ces cas-là, la séance se doit de continuer, tel un accouchement délicat et difficile. Je lui demandai alors si Alexandra connaissait Jean-Claude. Tout à fait. Mais que pensait-elle de cet homme ? Elle l'aimait pour son humour. Mais encore ? Il lui rappelait leur père. Il faut dire qu'elle était très jeune quand il est décédé de son cancer du pancréas. D'ailleurs, quand ils venaient à se croiser à la maison, elle minaudait un peu et « ça » l'agaçait. Alexandra lui prenait la main, le regardant avec émerveillement. Et Jean-Claude, comment réagissait-il ? « Ça » l'amusait et puis il savait que son père lui manquait. *Il jouait le jeu. C'était une vraie gamine. Elle partait s'installer sur ses genoux et le tenait par le cou...*

« Le tenait par le cou » → « Le tenait par le *cou-p* »... Prune s'entendit énoncer ce que son inconscient savait donc depuis longtemps. Elle décida de surveiller sa sœur et Jean-Claude. Cette décision lui appartenait. Il ne lui fallut pas très longtemps pour réaliser que ces deux-là avaient bel et bien une liaison... Comme toujours dans ce genre de dénouement, la stéréotypie cessa (balancements de la tête et du « cou-coup », ce « cou-coup » qui pouvait laisser entendre « coucou » (l'oiseau) qui est à l'origine du mot « cocu » et dont la femelle a pour mauvaise habitude de quasiment *dénicher* les nids des autres espèces pour y déposer ses œufs !).

Prune décida toutefois d'aller plus loin dans son analyse car, après sa rupture définitive avec Jean-Claude et la distance qui s'imposait dorénavant avec Alexandra, elle voulait leur pardonner, sachant que tant qu'elle ne le ferait pas, elle ne pourrait ni passer à autre chose, ni rencontrer un homme qui lui conviendrait...

Sigmund Freud, même s'il a emprunté le terme « Ça » à George Groddeck, médecin et psychothérapeute allemand (1866 – 1934), a postulé de cette instance comme représentant « la partie obscure, inaccessible, de notre personnalité ». Cet espace psychique, majoritairement habité par l'inné, se trouve malmené et ce, notamment, par les pulsions du surmoi, sorte de représentant rigide de la filiation. Les désaccords entre ces deux instances engendrent les complexes. Ainsi l'être humain est-il limité par trois grands complexes : le complexe d'infériorité (essentiellement lié au ça), le complexe d'abandon (essentiellement dominé par le surmoi) et le complexe de castration (essentiellement régi par le surmoi). Le ça, selon toute logique mais peu évidente pour l'inconscient, devrait – entre autres – être soucieux de l'ordre (spatial) des choses. Le surmoi, quant à lui, pour que tout se passe bien, devrait prendre en compte une juste différence (temporelle) entre les êtres. Le surmoi, resitué dans le complexe d'Œdipe, justifie la castration en tant qu'obligation à faire respecter l'interdit de l'inceste. Or, le ça, principe de plaisir débridé, cherche à faire « sa » loi, ayant en général du mal à se contenir. Freud ne le comparait-il pas à un cheval au galop ayant perdu son cavalier...

Prune avançait d'autant mieux dans sa cure analytique que, n'ayant pas eu beaucoup de mal à faire le deuil de Jean-Claude une fois sa goujaterie impensable avérée, elle récupérait beaucoup d'énergie. Le laboratoire pour lequel elle travaillait avait dû restructurer son organisation mais rigoureuse et bossueuse, « ça » lui avait valu une promotion. Elle avait ajouté : « ça » bouge dans la boîte en ce moment... Il n'était pas bien compliqué d'entendre que l'inconscient signalait qu'une rencontre amoureuse sérieuse allait avoir lieu et qu'elle serait maman... C'est ce qui se passa... Prune avait admis et compris entre temps qu'aussi douloureuse qu'ait été la trahison dont elle avait été victime, cette expérience lui avait permis de saisir ce que sont les pièges du complexe d'Œdipe non résolu, où la virtualité libidinale maintient l'inconscient dans un scénario fantasmatique. Autrement formulé, dans l'histoire inconsciente de Prune, Alexandra était devenue le bébé qu'elle avait fabriqué fantasmatiquement avec son père... Et Jean-Claude prenait inconsciemment la place de ce père (n'avait-il pas prévenu qu'il ne divorcerait jamais...). Au sujet de notre vie psychique complexe, Bruno Bettelheim, psychanalyste américain d'origine autrichienne (1903 – 1990), avait d'ailleurs une formulation claire et pratique, poussant heureusement à s'interroger : « Les autres me sont insupportables ? Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ? »...

## Chapitre XIII

### Accomplissement de désir

**Rose n'en pouvait plus de son hypocondrie. Elle s'était tournée vers la psychanalyse dont elle avait reçu une impression pourtant mitigée par son professeur de philosophie de classe de terminale. Mais, à 29 ans, se trouvant anormale de par ses angoisses face à des maladies hypothétiques, elle se décrivait tétanisée et n'avait plus d'autre choix – selon elle – que d'essayer la méthode freudienne...**

*Appartenant à la famille des Rosaceae, la rose est en général appréciée pour l'abondance de ses pétales. Ses couleurs couvrent aujourd'hui un répertoire très large. Appelée aussi la « Reine des fleurs », bien des poètes la célèbrent. Quant à son parfum, il ne laisse personne indifférent. Cultivée, la rose – dite des jardins – renvoie une image sophistiquée. En revanche, les rosiers sauvages présentent des fleurs plus modestes à cinq pétales ; celles-ci, nommées « Roses botaniques », ont le vent en poupe dans notre société minimaliste. Elles ne détrônent pas pour autant la rose rouge et ses messages d'amour, malgré ses épines... qui lui servent, de toute façon et quelle que soit la catégorie à laquelle elle appartient, à ne pas dépérir grâce à une réserve d'eau, à se nourrir et à se protéger (ou se... défendre ?)...*

Rose avait l'art d'entamer des études qu'elle ne terminait pas. Éternelle étudiante donc, elle était financièrement complètement à la charge de sa mère, veuve, secrétaire dans une bibliothèque municipale. Rose disait ne pas bien s'entendre avec sa génitrice, induisant que si son père était décédé d'un cancer digestif, c'était à cause de sa femme qui l'avait beaucoup persécuté... Curieusement, dans cette affirmation, elle ne mettait pas en échec la médecine, phénomène rare pour tout hypocondriaque ! Et si, depuis le XVIIIème siècle, grâce à un médecin anglais – le docteur Sydenham –, l'hypocondrie appartient au registre des perturbations psychiques, toujours est-il que chez Rose, s'appliquant à égarer le thérapeute, sa cure analytique promettait d'être particulièrement complexe...

Étant célibataire actuellement, la fixation angoissée de Rose sur son corps et ses organes atteignait son paroxysme.

La jeune femme traversait une période où elle était convaincue de débiter la maladie de Parkinson. Quatre médecins généralistes consultés avaient été formels : Rose ne présentait aucun des trois signes cliniques essentiels retrouvés dans cette affection neurologique. Ainsi, ses mains ne tremblaient pas au repos, elle ne renvoyait pas d'image akinésique – c'est-à-dire qu'elle n'avait aucune difficulté à effectuer le moindre geste volontaire – et, enfin, on ne constatait aucune rigidité dans ses postures et autres déplacements corporels. Et puis, surtout, la « malade imaginaire » n'avait que 29 ans et à cet âge-là, statistiquement, la maladie de Parkinson ignore le sujet, préférant les personnes d'un âge avancé... Mais rien n'y faisait et cette analysante – grandement perturbée – avait choisi de consulter un neurologue recommandé par la mère d'une de ses amies...

Quelque temps plus tard, les associations libres de Rose portèrent sur le neurologue qu'elle avait bel et bien consulté. Lui aussi avait confirmé qu'un diagnostic de maladie de Parkinson ne tenait pas. Rose était furieuse et appelait ce médecin le *docteur S.* Si la scansion se fit sur *doctoresse*, l'analysante ne trouva pas de médecin dans sa famille. Elle demanda toutefois à sa mère qui, contre toute attente, lui dit qu'une de ses grand-tantes était médecin et... alcoolique ! Le lien – trop évident – avec les tremblements supposés des mains et l'éthylisme était donc à considérer prudemment : cette piste, trop explicite, pouvait ne mener nulle part...

Pour Sigmund Freud, *l'accomplissement de désir* concerne un état libidinal inconscient dans lequel le désir est carrément réalisé. Le rêve en est la manifestation par excellence mais aussi le symptôme car le corps « parle » à sa façon.

Rose assurait ne pas se souvenir de ses rêves. Par contre, elle devenait dithyrambique lorsqu'elle évoquait sa « façon de clouer le bec aux médecins qu'elle contraît, arguments médicaux à l'appui » ! Comme chez tout hypocondriaque, le corps de Rose était non seulement surinvesti mais, finalement, idéalisé, adoré, choyé...

La maladie de Parkinson laissa progressivement la place à une sclérose en plaques – tout aussi imaginaire –, qui ne s'éternisa pas mais qui aboutit à un lymphome, toujours pur fruit de l'imagination négative fertile de Rose. J'eus droit à un véritable cours de médecine sur la question et, force documentation à l'appui, elle semblait avoir fait le tour du problème... Le flot de paroles laissait échapper, avec des accents toniques appuyés, les termes de lymphes, d'anticorps, de ganglions, d'amygdales, de thymus, de lymphocytes... Elle faisait des liens impensables avec la kyrielle de maladies auxquelles elle disait avoir échappé et soutenait maintenant que « mon lymphome, je le dois aux médecins qui m'ont mal suivie, qui ne m'ont pas crue et qui sont passés à côté de l'essentiel »... Rose consultait sans arrêt Internet et des sites spécialisés et n'adhérait pas du tout aux signes cliniques décrits, dans ces cas-là, par la science ! Aussi avait-elle décidé de « combattre le cancer par le recours à des médecines douces ». Ainsi allait-elle démarrer un traitement à base de Fleurs de *Bach* ! Rose me signala que le terme *Bach* la renvoyait au *bac* de la coiffeuse. Elle avait envisagé un temps cette profession mais faire des shampooings et des brushings toute la journée ne lui aurait sûrement pas convenu. D'ailleurs, elle ne se rendait que peu souvent chez le coiffeur. Elle avait toujours peur qu'on lui coupe trop les cheveux, rajoutant : « Déjà que je coupe les cheveux en quatre »... Qu'entendait-elle par-là ? La jeune femme savait qu'elle était compliquée et qu'elle manquait de *confiance* en elle. *Con – fiance*, répéta-t-elle. Elle se dit soudain navrée d'avoir omis de me préciser jusque-là qu'elle avait été fiancée au fils du meilleur ami de son père : Hugo était sympathique mais jaloux. Elle avait réagi à temps, juste avant le mariage. Aucun reproche ne lui avait été fait lors de sa décision de rompre les fiançailles. Qu'était devenu ce garçon ? Elle savait qu'il vivait maintenant à Saint-Petersbourg pour des raisons professionnelles mais elle s'en fichait complètement. La mère d'Hugo était très gentille et Rose lui rendait visite assez souvent. Quand elle y allait, elle lui apportait toujours des chocolats au lait qu'elle adorait. Chez cette dame, l'ambiance était calme et reposante. On se serait cru au XIX<sup>ème</sup> siècle. Pour quelle raison ? Le petit salon semblait d'une autre époque, en velours *grenat*.

Le grenat étant, par ailleurs, un minéral, la scansion s'imposait surtout en écho avec les « croyances » que véhiculait plus ou moins habilement Rose. Car, pour les lithothérapeutes, cette pierre protège notamment des blessures, du *poison* et stoppe les hémorragies. Pour l'inconscient de l'analysante, le lien corporel était présent.

Rose répétait souvent qu'elle savait que son hypocondrie *empoisonnait* tout son entourage. J'avais – bien entendu – noté et retenu cette compulsion plus d'une fois mais, là encore, je la trouvais trop explicite pour en tenir vraiment compte, préférant attendre le déroulement de l'ensemble de l'analyse pour ne pas commettre d'erreur. Je savais que, de toute façon, si le *poison* avait une signification dans l'existence de Rose, tôt ou tard cette signification se manifesterait. Ce fut le cas sur cette séance précisément, comme le livra la jeune femme dans un transfert douloureux...

Dans les années 1970, un scandale avait éclaté en France : « L'affaire du talc Morhange ». Dans ce drame, plusieurs nourrissons avaient été *empoisonnés* dans l'Hexagone par ce dangereux talc. Certains d'entre eux avaient résisté à une intoxication sévère mais une trentaine était décédée. La tante maternelle de Rose avait utilisé cette poudre adoucissante avec son bébé qui, miraculeusement, avait échappé à la mort. Sa mère avait cependant complètement perdu la raison à partir de ce moment-là, devenant psychotique... Le petit garçon s'était finalement retrouvé confié à sa grand-mère maternelle. À la fin de l'adolescence, après des épisodes sévères de scarification, il s'était suicidé...

La racine de l'hypocondrie de Rose abritait donc ses funestes raisons... Toutefois, on pourrait se demander « en quoi » *l'accomplissement du désir* a à voir avec ce cas clinique.

Nous avons vu qu'indépendamment du rêve, l'accomplissement du désir se retrouve finalement dans tout symptôme. En imaginant être malade, que signifiait l'inconscient de Rose ? Il cherchait tout simplement à faire comprendre que la psychose de sa tante n'avait rien à voir avec l'histoire du talc et que sa pathologie s'étayait, en fait, sur un autre facteur psychologique, non analysé, non compris, non objectivé, par la famille. Pour le psychisme de cette femme, probablement déjà psychotique au moment de « L'affaire du talc Morhange », le prétexte (fallacieux) à la maladie mentale était aisé. Comme toujours dans ce type de problème, la famille – à son tour – avait transmis une information erronée, utilisant un bouc émissaire (le talc Morhange), sûrement par honte de la psychose et face à une maman qui, de fait, ne pouvait plus s'occuper de son bébé. Rose confirma cette analyse : sa mère – qu'elle questionna après cette séance analytique au sujet de sa tante – lui dit que sa sœur « avait effectivement fait une psychose puerpérale à la suite de son accouchement »... Rose réalisa alors qu'elle avait cherché à la fois à saisir la vérité tout en voulant continuer à déculpabiliser inconsciemment sa tante et, d'une certaine façon, sa famille. Quoi qu'il en soit, Freud n'a-t-il pas rappelé sans cesse qu'« autrui joue toujours dans la vie de l'individu le rôle d'un modèle, d'un objet, d'un associé ou d'un adversaire ». Mais c'est aussi de la sorte que le sens de l'existence se renforce, ramenant sempiternellement – et pour la bonne cause – à soi... La quantité d'énergie que Rose mettait fantasmatiquement, malgré elle, dans ce scénario familial douteux et improbable, vidait ses réservoirs libidinaux et la rendait malade. On constate malgré tout ici que les pulsions de vie de l'analysante, masquées par sa névrose hypocondriaque, ont finalement eu gain de cause : Rose, de par son analyse, rentrait à nouveau régulièrement en contact avec sa mère pour lui poser des questions sur les zones d'ombre familiales et sur la réalité de la mise en place d'événements familiaux, réalité qu'elle ne pouvait qu'ignorer en raison de son jeune âge. C'est ainsi que cette analysante libéra non seulement sa mère de ce que la Psychogénéalogie nomme un « évident caché » mais qu'elle protégea assurément les générations à venir de ce qui se serait transformé – à coup sûr – en secret persécuteur, continuant à fabriquer du symptôme et, en particulier dans cet exemple, de la psychose. À ce sujet, rappelons-nous que Carl Gustav Jung nous a laissé en héritage un principe précieux : « Tout ce qui ne vient pas à la conscience revient sous forme de destin », insistant encore en rappelant que « ce que nous évitons de reconnaître en nous-mêmes, nous le rencontrons plus tard sous la forme du destin »...

## Chapitre XIV

### Abréaction

**Valériane faisait partie de ces patients qui mènent leur analyse à la façon d'un épisode de « Colombo ». Entendons par-là qu'elle avait pris la décision de me consulter après avoir découvert que son mari cherchait à la faire sombrer dans la folie... Autant dire qu'elle avait saisi que son triste scénario de vie ne s'était pas mis en place par hasard. Aucune coïncidence non plus dans le fait qu'elle ait épousé un homme sadique et dangereux. Toutefois, elle savait qu'il y avait en elle, bien cachée, une racine à cette fatalité, fatalité à laquelle elle ne croyait donc pas...**

*La valériane appartient à la famille des Valerianaceae. Il s'agit d'une plante herbacée vivace. Depuis l'Antiquité, elle est indiquée pour apaiser le psychisme tourmenté, calmer l'anxiété et nervosité, et améliorer la qualité du sommeil. Son nom se décline largement à la faveur d'expressions plurielles : valériane officinale, valériane à petites feuilles, valériane des collines, herbe-aux-chats, herbe à la meurtrie, herbe de Saint-Georges... Quoi qu'il en soit, la valériane présente un aspect facilement reconnaissable avec sa tige pouvant aller jusqu'à un mètre de hauteur et dont les feuilles vertes opposées sont divisées et crénelées. Quant aux fleurs, petites, elles renvoient une impression de grande délicatesse avec leur couleur pastel blanc-rosé. On peut les admirer du mois de mai au mois d'août. Le fruit est un akène de forme ovale. Il a aussi fière allure puisqu'il se termine par une aigrette duveteuse...*

Valériane avait noté, depuis plusieurs mois, des changements de comportement chez Jérôme, son époux. Il travaillait dans l'entreprise de meubles qui appartenait à l'origine aux parents de la jeune femme. Fille unique, elle en avait hérité au décès de ceux-ci, tués dans un accident de voiture lorsqu'elle avait 22 ans. À l'époque, elle avait commencé des études de médecine qu'elle avait choisi d'arrêter pour que l'entreprise ne soit pas vendue. Fille unique, elle avait gardé le personnel et n'avait pas à le regretter : le chiffre d'affaires, déjà important, avait prospéré. Jérôme était ouvrier-manutentionnaire à l'époque des parents de Valériane et elle reconnaissait qu'il avait beaucoup œuvré à la mort du couple pour l'aider de son mieux. Elle avait petit à petit découvert un garçon intelligent, motivé, respectueux... Elle en tomba amoureuse. Le couple sentimental se forma et se maria. Une petite fille naquit de cette union, porteuse d'un lourd handicap cérébral et moteur congénital. Jérôme obtint qu'elle finisse par être placée à l'âge de 4 ans, dans un établissement spécialisé, malgré la désapprobation de Valériane.

Valériane avait noté et bien repéré que, depuis quelque temps, elle « oubliait » beaucoup de choses, des plus anodines aux plus importantes : éteindre la lumière, rappeler un client, manger (oui, oui !), une invitation... Malheureusement, elle trouvait que ce type d'actes manqués avait une propension à s'aggraver. Elle mettait ces désagréments sur le fait qu'elle pouvait s'appuyer sur son mari et se reposer. Elle lui en avait d'ailleurs parlé et Jérôme lui avait précisé qu'il s'en était rendu compte mais ne lui en avait rien dit pour ne pas la blesser... À partir de là, l'homme était devenu très prévenant, voire trop prévenant, vis-à-vis de son épouse...

En psychanalyse, l'oubli se doit d'être analysé... Oublier un rendez-vous signifie toujours quelque chose. Théoriquement, il s'agit d'un processus de refoulement et de censure qui opère tel un verrouillage. L'élément refoulé est « coincé » dans l'inconscient, à l'état latent, et ne peut en aucun cas être manifeste, donc objectivable, resitué dans un contexte de réalité. Dans son ouvrage « Introduction à la psychanalyse », Freud écrit que « le refoulement est le processus grâce auquel un acte susceptible de devenir conscient, c'est-à-dire faisant partie de la préconscience, devient inconscient ». Il ajoute qu'« il y a encore refoulement lorsque l'acte psychique inconscient n'est même pas admis dans le système préconscient ».

voisin, la censure l'arrêtant au passage et lui faisant rebrousser chemin ». Le maître de la Psychanalyse insiste dans « Métapsychologie » en spécifiant que « l'essence du refoulement ne consiste qu'en ceci : mettre à l'écart et tenir à distance du conscient ». Pour autant, il existe une bonne raison pour que le psychisme se donne tout ce mal !

Jérôme agaçait de plus en plus Valériane semblant, disait-elle, qu'« il la surveillait comme le lait sur le feu ». Elle ajouta, lors d'une de ses séances, qu'elle développait le sentiment que son mari « l'infantilisait ». Les événements prirent toutefois une tournure plus gênante dans le quotidien de l'analysante...

Valériane, pour expliquer ce qui l'inquiétait, m'avait livré plusieurs anecdotes du même ordre. Ainsi, elle avait toujours l'habitude, dès qu'elle arrivait à son domicile, de mettre son sac à main sur la commode de son entrée. À plusieurs reprises, alors qu'elle était sûre d'avoir effectué ce rituel, elle n'avait pas retrouvé son sac où elle croyait l'avoir posé. Son mari s'empressait systématiquement de l'aider dans l'exploration de la maison jusqu'au moment où il apparaissait, le sac à main brandi au bout de son index droit, disant gentiment à sa femme : « Mais, ma chérie, tu ne l'avais pas mis sur la commode mais par terre, sous ton bureau » ! Il pouvait donc retrouver le sac « ailleurs », dans des endroits illogiques pour sa femme. Des scènes identiques se succédaient et Valériane commençait à se demander si elle ne devenait pas folle... Son mari lui suggérait régulièrement de prendre rendez-vous chez un psychiatre. Mais l'idée même de la psychiatrie faisait horreur à Valériane ! Elle décida de s'observer au travail : même scénario qu'à la maison, les objets qu'elle déposait n'étaient jamais là où elle croyait les avoir posés.

Les répétitions – on le sait – abritent un avantage précieux : elles nous poussent à nous interroger. Valériane voulut faire un test car elle avait tout de même repéré (à la longue !) que seul son mari retrouvait les objets, à l'exception de la secrétaire de celui-ci qui possédait apparemment, elle aussi, le don de dénicher les objets perdus (Jérôme avait – on s'en doute – obtenu, de par son mariage, un statut de « patron » au sein de l'entreprise)...

Jérôme critiquait beaucoup cette secrétaire. Beaucoup trop ? Assurément ! L'analysante trouvait que les reproches professionnels de son mari à l'égard de son employée étaient démesurés et injustifiés. De plus, il la décrivait souvent comme étant « aussi bête que moche ». Or, Philippine était loin d'être idiote. Mais, surtout, elle était non seulement très jolie mais particulièrement bien faite... Jérôme était excessif, il fallait en convenir, mais Valériane pensait qu'en fait, ce n'était pas si grave que ça... La gênait davantage l'histoire de la disparition de ses effets personnels...

Bien avant de commencer son analyse, Valériane avait pris une décision importante. Mal dans sa peau, perdant le sommeil, anxieuse, elle avait fait un test : elle revint volontairement un après-midi chez elle, posa son sac sur la commode et les bijoux qu'elle portait ce jour-là. À son domicile, seule la femme de ménage était présente. Valériane lui précisa qu'elle ne la dérange pas car elle allait se reposer. Une heure plus tard, elle descendit, constatant que rien n'avait bougé sur la commode : ni le sac, ni les bijoux ! Elle réitéra cette expérience plusieurs fois, en l'absence du mari, et les objets ne se déplaçaient plus ! Elle recommença à de nombreuses reprises la même opération, quand Jérôme était là, et les objets se retrouvaient sans exception à un endroit où Valériane était sûre de ne jamais les y avoir placés. Là encore, les objets disparaissaient pour se retrouver dans des lieux de plus en plus insolites !

Valériane saisit définitivement que son conjoint cherchait à la faire passer pour psychotique ! Il n'avait de cesse de vouloir qu'elle avale des anxiolytiques. Il fallait cependant qu'elle comprenne quel but funeste animait son mari. L'argent en faisait certainement partie car, sa femme internée, il dirigerait l'entreprise comme il l'entendait. Malgré tout, cette certitude ne suffisait pas à expliquer l'acharnement morbide de Jérôme...

Jérôme arriva un jour l'œil particulièrement sombre à son domicile. Valériane voulut savoir pourquoi. Hésitant, l'homme expliqua qu'il voulait licencier sa secrétaire qui, outre les

erreurs qu'elle commettait, n'était pas rentable pour l'entreprise ! Indépendamment du fait qu'il avait besoin de l'accord de sa femme pour prendre ce genre de décision – très injustifiée – car insuffisamment justifié par Jérôme (!), Valériane décida d'entrer dans le jeu de son mari, sentant qu'il y avait anguille sous roche... Elle se moquait à cet instant des Prud'hommes ! Elle accepta... Deux jours plus tard, Jérôme se rétracta, comme par magie, mais en rationalisant : l'état psychologique de Valériane l'inquiétait tellement qu'il avait réalisé que sa secrétaire faisait les frais de son inquiétude ! Valériane sachant maintenant que son mari voulait la faire interner, les conclusions s'imposaient d'elles-mêmes : Jérôme avait une liaison avec Philippine ! Il voulait garder son poste professionnel particulièrement lucratif et profiter, sans prendre le moindre risque pécuniaire d'un divorce, de la plastique de sa secrétaire !

Valériane était une femme de décisions et avait demandé à un détective privé de s'occuper de l'affaire. Ses doutes devinrent malheureusement réalité. Divorce fut prononcé. C'est dans cet état d'esprit qu'elle débuta sa cure analytique...

L'analysante parlait régulièrement de sa fille « lourdement handicapée et placée »... Elle hésitait beaucoup à vouloir la reprendre à son domicile, craignant que ce changement ne soit fatal à l'enfant. Dans son propos revenait régulièrement aussi une interrogation : pourquoi Jérôme avait-il fait compliqué, d'autant qu'il avait dû quitter l'entreprise... Très pertinemment, elle me dit qu'elle savait que la cause de ses propres problèmes se trouvait dans son inconscient à elle. Jusqu'ici, elle n'avait jamais évoqué le fait que son père avait épousé la fille d'un bijoutier qui avait été assassiné par un voleur surpris dans son méfait. Elle n'avait donc pas connu ce grand-père dont on lui avait juste dit qu'il se prénommaient Valéry, d'où son prénom. Elle ajouta que chaque fois qu'elle entendait ce prénom, elle avait une propension à entendre « rival », ce qui s'avérait vrai linguistiquement parlant. Sa rivale à elle se prénommaient donc Philippine dans la mesure où elle n'arrivait pas encore à pardonner la liaison... fatale ! Valériane avait fait un voyage aux Philippines il y a plusieurs années. Ce voyage s'était révélé plaisant et elle en avait ramené un petit tapis qu'elle adorait : elle y pratiquait chaque jour son yoga, bien – ajouta-t-elle – qu'elle n'ait pas un goût prononcé pour tout ce qui touche à l'*ascète*. Valériane se reprit tout de suite ayant entendu son lapsus : *Je voulais dire pour l'« ascèse », bien sûr, mais il est vrai que je suis née à Sète*. Étant donné qu'elle était fille unique, je ne pouvais pas entendre « Être née à sept », c'est-à-dire dans une famille de six enfants (+ Valériane). En revanche, « la 7 » pouvait renvoyer l'inconscient à la Nationale (7). Ce titre se retrouvait aussi parmi les chansons de Charles *Trénet*. Surnommé « le fou chantant », un lien avec la psychose pouvait s'établir mais je choisis, au regard de l'histoire de Valériane qui n'avait donc jamais été psychotique, de préférer une autre interprétation. Certes, sa fille l'était mais, comme toujours, cette association trop explicite, me fit opter pour une autre possibilité.

Charles Trénet avait connu des problèmes judiciaires graves dans les années 60, qui l'avaient conduit en prison. En effet, un de ses ex-chauffeurs – qu'il avait licencié – avait porté plainte contre lui : cet ancien employé avait livré que l'artiste avait eu des relations sexuelles avec quatre jeunes garçons de 20 ans, dont deux Allemands. Or, nous étions en 1963 et, à l'époque, la majorité était à 21 ans. Charles Trénet fut incarcéré pendant 28 jours. En première instance, le chanteur fut condamné à un an de prison avec sursis et 10 000 francs d'amende pour « outrage à la pudeur et attentat aux mœurs ». Il fit appel et obtint un non-lieu. Je maniai l'interprétation avec une extrême prudence, signalant à Valériane que son inconscient se libérait, à cet instant, d'une « faute » transgénérationnelle où un viol sur une personne mineure avait eu lieu. Ainsi « payait »-elle inconsciemment (et consciemment) une dette qu'elle n'avait pas. C'est alors que Valériane *abréagit*...

L'abréaction est une décharge libidinale d'affects, en lien avec des émotions refoulées en raison d'une situation traumatique censurée par le surmoi et donc « oubliée ». Ce terme d'abréaction vient de l'allemand *abreagieren*. Ce processus a été postulé par Freud et Josef Breuer (1842 – 1925), médecin et physiologiste autrichien qui participa efficacement à certains axes de la pensée freudienne.

La famille de Valériane habitait Dijon mais sa marraine vivait à Aix-en-Provence. Tous les ans, elle passait quinze jours de vacances chez cette dame. Ses parents l'accompagnaient mais ne restaient que le temps du week-end. Puis, Valériane regagnait le domicile familial : le mari de sa marraine la raccompagnait en voiture puisque ses affaires professionnelles le faisaient régulièrement aller à Paris. Ils empruntaient donc la Nationale 7. Un jour, l'homme prit un petit chemin sur la droite, prétextant une envie pressante. Elle ne se rappelait plus du lieu géographique mais elle pensait qu'il y avait bien deux heures qu'ils roulaient. Il stoppa la voiture, ouvrit sa braguette devant la fillette et brandit son sexe. Elle tourna la tête mais il insista pour que l'enfant regarde. Ensuite, elle ne se souvint plus de rien...

L'enfant n'osa jamais parler de cette scène à ses parents. Elle redoutait que l'été arrive, imaginant que ce « viol psychologique » se reproduirait. *A priori*, ce ne fut jamais le cas. En revanche, sa marraine avait mis au monde une petite fille trisomique, dont elle se souvenait un peu, et qui était décédée avant sa dixième année... Valériane souleva la question d'une sorte d'autopunition inconsciente qu'elle mit finalement en lien avec une croyance en la destinée. En outre, son abréaction continua car le mari de sa marraine avait une « Floride ». En fac de médecine, son premier grand amour s'appelait... Renaud. Elle comprit pourquoi, malgré des sentiments réciproques, leur vraie passion amoureuse n'avait pas marché...

L'histoire de Valériane témoigne, là encore, d'un masochisme apparent : son inconscient lui a fait emprunter des méandres douloureux mais l'a libérée d'« auto »-persécutions tout aussi douloureuses. Il en va ainsi de la psychanalyse qui défait prudemment, méticuleusement, patiemment, les résistances inconscientes qui, jusque-là, rigidifiaient et sclérosaient toujours de plus en plus un traumatisme infantile tenu à distance du conscient. La méthode et la méthodologie freudiennes permettent donc à tout analysant – comme nous avons pu le constater dans chaque cas clinique présenté au fil des pages de ce livre – de faire sa propre *révolution* passive mais – nous ne le répéterons jamais assez – ô combien efficace : Sigmund Freud a d'ailleurs largement démontré que « les souvenirs oubliés ne sont pas perdus »... Heureusement...



## Épilogue

Un proverbe hindou fait appel à une vraie sagesse : « Nul Homme n'est ton ennemi, tous les Hommes sont tes instructeurs »... À la lecture de ce proverbe, certains – qui traversent des épisodes de vie particulièrement douloureux, inquiétants –, s'opposent sûrement à son évidence. Certes, pour l'accepter, il faut avoir le courage de se retourner sur son passé pour constater combien nos pénibles traumatismes nous ont enseignés... D'autres encore s'insurgeront devant cette mise en miroir. C'est tout à fait humain : en apparence, nous nous serions bien passés d'obstacles ou de drames que notre destinée avait mis en travers de notre route... Mais, en apparence seulement... Effectivement, tout ce qui nous gêne nous pousse à nous interroger (c'est la question du *Pourquoi ?*) et, las de n'avoir aucune réponse satisfaisante, à aller jusqu'à la question du *Comment ?*. Autrement suggéré par l'inconscient : *Comment sortir de cette ornière ?*, *Comment quitter cet état dépressif ?*, *Comment pardonner à mon épouse de m'avoir quitté ?*, *Comment ne plus en vouloir à mon fils d'avoir arrêté brutalement ses études universitaires ?*, *Comment ne pas juger ma fille qui file du mauvais coton avec ses mauvaises fréquentations ?*, *Comment ne pas développer de haine vis-à-vis de mon patron qui ne me donne jamais la prime annuelle qu'il me promet toujours ?*, *Comment ne pas trouver injuste le décès d'un enfant ?*... En fait, comment ne plus en vouloir à la terre entière lorsqu'on est occupant de cette même terre ? En acceptant – encore une fois – que tout désarroi arrive pour nous parler...

En règle générale, l'idée même de décider de développer une sorte de « neutralité bienveillante », comme un Psychanalyste face à ses analysants, devant les maux existentiels, provoque en nous tous et en chacun une sorte de résistance, suivie de révolte, de rébellion mais pas encore de *révolution* (n'oublions pas à ce sujet que ce terme abrite un autre terme positif : *évolution* !). Pourtant, une nouvelle évidence apparaît lorsque le désespoir s'installe : *accepter* d'être impuissant (pour le moment) quand l'événement funeste est là devant soi, avec obligation de le traverser (on ne peut jamais revenir en arrière). La notion de lâcher-prise s'impose ici. Joël le confirme : « Un très grave accident de la route m'a privé de l'usage de mes jambes. Pour sortir du chaos, j'ai fini par comprendre qu'il ne fallait surtout plus que je me dise que j'aurais dû prendre un autre chemin le jour où ce drame m'est tombé dessus. J'ai donc choisi de réagir en m'obligeant à comprendre ce que ma paralysie me proposait comme nouvelle expérience de vie »...

À l'instar du témoignage de Joël, essayons d'imaginer – tout de suite – un seul instant – ce que nous serions aujourd'hui si l'existence ne nous avait pas asséné ce que nous nommons des « coups durs » ? C'est impossible puisque, ce qui nous appartient en propre, *est*. Nous ne pouvons progresser qu'en fonction de ce que nous avons à vivre, d'autant que nous savons parfaitement que l'expérience des autres ne nous suffit pas. On dit même de l'expérience des autres qu'elle ne sert à rien ni à personne ! Toutefois, dans ce registre, des lecteurs pourraient ressentir une colère vivace, se disant que ce genre de raisonnement engendre démission et masochisme... Libre à nous de croire en ces éventualités. Cependant, libre à nous aussi d'envisager qu'il est possible de se connecter sur le bonheur. Quoi qu'il arrive !

Alphonse de Lamartine, dans son ouvrage « Le civilisateur, histoire de l'humanité par les grands hommes », écrit que « les *révolutions* sont toujours des *sacrifices* que le temps fait à l'*avenir* et qui nécessitent de la part des peuples par qui elles s'accomplissent *un grand désintéressement momentané* ». Mais si le peuple est fait d'individus qui appartiennent effectivement à l'*Histoire* (collective), ces mêmes individus ont également leur *histoire* (individuelle). L'avis de Lamartine s'applique ainsi à chaque être humain. Il est question ici de deux pertinences : tout d'abord, savoir attendre malgré la tempête (qui finit toujours par se calmer et s'arrêter), puis ne pas imaginer de plans trop bien ficelés (*a priori* « satisfaisants »), les attentes optimistes prenant rarement la forme tant espérée... Dans ce sens, une anecdote personnelle m'a beaucoup appris, aussi anodine et futile soit-elle en apparence...

J'avais repéré dans la vitrine d'un bijoutier ce qui me semblait être, à l'époque, un très joli réveil. J'allais avoir 17 ans au mois de septembre. Nous étions en juillet. Ayant parlé de mon désir d'avoir ce réveil à ma mère, femme généreuse, elle fit pourtant la sourde oreille ! Évasivement, elle me répondit, devant mon insistance, que nous verrions pour mon anniversaire... Il fallait attendre deux mois, ce qui me semblait insupportable et ce, d'autant plus que l'objet pouvait être vendu entre temps. Je lui avais habilement proposé qu'elle m'offre l'objet maintenant et que mon jour anniversaire, bien entendu, je ne recevrais aucun cadeau. La réponse fut négative. Curieusement, le jour de mon anniversaire, je n'eus pas le réveil... mais une montre ! Mon éducation faisait que, bien que très déçue, je ne posai aucune question... En revanche, je commençai à m'interroger sur l'attitude de ma mère : je savais qu'il ne s'agissait pas d'une raison pécuniaire. Qu'en était-il alors ? Une montre à la place d'un réveil ? Je continuai à ne pas comprendre et, malgré les semaines qui passaient, le réveil me narguait toujours dans la vitrine, quand les choses prirent un autre visage....

Une de mes amies faisait du baby-sitting en dehors de ses études. Jeune fille sérieuse et agréable, elle avait trop de demandes et me proposa d'en faire autant. J'étais ravie de pouvoir gagner un peu d'argent. Au début de mon activité extra-scolaire, je briguais donc inlassablement l'achat du réveil (encore en vitrine comme par magie !), jusqu'au moment où je pus réunir la somme pour m'acheter la petite horloge. Je n'en eus plus envie ! Ma mère s'en étonna, sûrement ironiquement, ce qui me permit de lui demander pourquoi elle ne me l'avait pas achetée : « Des réveils, il y en a plusieurs à la maison, or tu n'avais pas de montre », me répondit-elle basiquement... Bien que très jeune, je compris, je ressentis à cet instant ce que je savais pourtant de moi et que je n'aimais pas. J'enviais systématiquement ce que les autres avaient, ou me donnaient l'illusion d'avoir : le bonheur, en particulier ! Mes amies avaient un père, le mien était décédé depuis quelques années déjà... par exemple. Je ne sais où j'ai trouvé l'énergie de bien saisir que j'étais jalouse de ce que je croyais être la chance de mon entourage. Ma première vraie *révolution* sur moi-même commença là, donc très tôt. Mes mauvais réflexes ne disparurent pas du jour au lendemain, bien sûr. Toutefois, lorsque j'en voulais à mes cousines (qui, « elles », avaient leur père), je savais que mes réactions n'étaient pas justes. De toute façon, et surtout cette anecdote, quoique décevante consciemment, fut la base et le début de mon travail de deuil quant au décès de mon père... C'est ainsi que « l'illusion masochiste » ne correspond jamais qu'à un miroir négatif qui se dresse tout aussi négativement devant nous lorsque les événements contrecarrent nos certitudes, nos rêves, nos « installations » psychologiques. Aucune situation, aussi démoniaque soit-elle, ne contient pas son lot de changements potentiels. À l'inverse, on constate souvent, en analyse, que certains analysants – pathologiquement abandonniques – se cramponnent désespérément à leur couple sentimental même s'il est devenu invivable (c'est-à-dire s'il a fini d'exister). En général, ces patients n'avaient jamais envisagé – jusqu'à leur prise en charge – que leur conjoint pouvait tout simplement... décéder, ayant fantasmé jusque-là que ce conjoint constituait une véritable assurance sur et pour la vie !

Regardons maintenant du côté de l'Univers. Il est constitué d'astres dont on dit qu'ils connaissent une période de *révolution* qui correspond à la durée nécessaire, pour chacun d'entre eux, pour effectuer sa trajectoire autour d'un autre astre et réintégrer un temps sa position initiale. En revanche, il existe une différence pour les humains. Lorsque nous sentons que nous avons fait le tour d'un problème, dans la mesure où nous considérons qu'il est résolu (ou *révolu* ?), si nous avons l'impression de revenir au début, soit à la paix, il ne s'agit que d'une illusion : en fait, nous avons changé... en mieux, même si nous n'en sommes pas toujours conscients... Prenons l'exemple du Château de Versailles : en le visitant ou en le revisitant en utilisant les connaissances que nous avons, nous ne jetons jamais que notre regard sociétal du jour sur ce joyau, un regard qui ne peut donc être totalement neutre. Essayons de remettre les choses dans le contexte orageux de la *Révolution* et réfléchissons à la réaction connue de Marie-Antoinette, étonnée que le peuple n'ait plus à manger : elle n'était quasiment jamais sortie de « sa » demeure ! Ignorante des affres de son peuple, elle était restée une petite fille qui, finalement, n'avait guère eu l'occasion de grandir... Or, c'est justement son peuple exposé, harassé, épuisé, malade mais adulte, qui a donné le coup d'envoi... Pour cette reine, les choses se sont mal terminées mais le peuple s'est petit à petit

libéré, ce qui ne l'empêche pas d'avoir, au fil des siècles et encore une fois individuellement, nécessité à se libérer d'autres carcans... C'est ainsi que le genre humain avance mais à condition d'accepter de se défaire de ses fardeaux en s'observant car, comme le dit l'adage, « le destin frappe dans le dos ». Regardons donc notre problème bien en face. Prenons cette habitude. Au tout début de cet exercice, l'épreuve nous fait peur, déclenchant émotivement notre imagination en resituant le contexte dans une atmosphère catastrophique à venir. À force de côtoyer courageusement cet obstacle, il nous effraie de moins en moins, au point de disparaître, nous ayant fait comprendre la nature de l'affect qu'il entretenait et nourrissait. Mais alors, finalement, quelle vraie résolution/révolution s'impose ? Vous l'avez maintenant réalisé clairement : il s'agit d'adopter l'habitude, tel un entraînement, de chercher et de trouver la vérité lumineuse qui brille en soi...

***Envie de plus d'informations ?  
Cliquez ici...***